

# DÉTECTIVE

## L'étrangleur cerné



**Dénoncé par sa maîtresse et par sa femme, Aubert l'étrangleur tient le maquis, dans les bois et les fourrés du Hainaut, essayant d'échapper aux battues. Quel est donc le secret de son repaire ?**

(Lire, pages 12 et 13, les révélations de notre envoyé spécial Etienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | Le Palais inconnu, par J. Morières. — Le traquenard, par L. Dornain. — Avec les évadés du bagne, par M. Larique. — La femme en homme, par G. S. — Résurrection de l'affaire Navarre, par R. Geoffroy. — Règlement de comptes, par M. Lecoq. — Tueurs de rois, par G. Altman.

# POUR TOUS

## Amnistie

Le volumineux courrier que nous ont valu nos précédentes chroniques sur le projet d'amnistie qui sera discuté à la rentrée par les Chambres exprime l'angoisse des familles, le légitime désir d'information d'une foule innombrable.

Nous devons, dans cet amas de lettres, faire nous-mêmes le tri. Les requêtes, les suggestions qui nous parviennent sont d'inégale valeur. Les uns voudraient trop exiger du législateur et fausser le sens de cette mesure si justement humaine qu'est l'amnistie en lui donnant un champ d'application excessif. Nous ne prêterons pas notre concours à ces réclamations inadmissibles et qui ne peuvent que desservir ceux qui méritent la pitié, en provoquant dans l'opinion publique un mouvement de réaction rigoureuse dont le seul résultat serait de faire refuser en bloc le bénéfice du pardon.

Par contre, toujours attentifs aux cas particuliers qui nous sont soumis, nous voulons aujourd'hui retenir celui qu'un de nos correspondants nous signale et qui intéresse plus de deux mille individus.

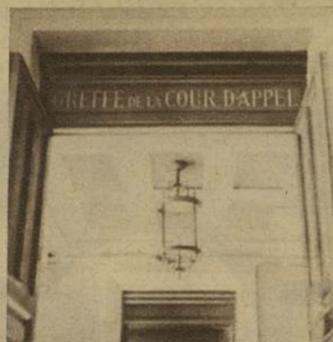
En 1930, la crise industrielle, avec toutes ses répercussions, détermina, dans le nord de la France, et plus spécialement à Roubaix et à Tourcoing, des grèves qui se prolongèrent pendant de longues semaines. La situation des grévistes devenait critique : il était dur pour eux de tenir le coup avec d'insuffisantes allocations... C'est alors que de gros fraudeurs, trop aver-

tis pour agir eux-mêmes, proposèrent à ces malheureux ouvriers sans travail de trouver dans la contrebande du tabac une rémunération fort avantageuse. Les « commanditaires » avaient eu soin, bien entendu, de faire immatriculer au nom de leurs employés les voitures dans lesquelles la marchandise était introduite clandestinement ; ils étaient dans la coulisse, ne risquant que l'échec commercial de l'entreprise, et à l'abri de toutes poursuites judiciaires.

C'est, en effet, ce qui se produisit : le trafic démasqué, les voitures et le tabac confisqués, de très nombreuses poursuites furent engagées en correctionnelle, et les années de prison et les amendes distribuées avec une générosité effrayante.

Beaucoup de contrebandiers, se voyant pris, abandonnèrent leur cargaison et se réfugièrent en Belgique, et c'est ainsi qu'il y a actuellement, de l'autre côté de la frontière, plusieurs milliers d'ouvriers poussés par la misère et par les suggestions de personnages infiniment plus coupables qu'eux-mêmes à faire de la contrebande, qui, jusqu'en 1930, étaient d'une parfaite honnêteté et qui se trouvent, pour la plupart, séparés de leur famille, parce qu'ils crèvent de faim en Belgique et qu'ils ne peuvent trouver du travail.

Alors, un geste de clémence ne s'impose-t-il pas en faveur de ces malheureux, qui ne sont vraiment que des délinquants occasionnels, qu'il faut amnistier et rapatrier parce qu'ils ont été surtout victimes des circonstances ?



A l'étage le plus élevé du Palais s'ouvre le Greffe de la Cour.



Le public se fait, du Palais de Justice, une conception théâtrale : en quoi, d'ailleurs, il n'a pas tort, car les plus belles représentations se donnent là, et les plus vivantes, les plus vraies, les plus chargées d'émotion humaine et d'angoisse... ou de comique.

Si la conception populaire n'est point inexacte, elle est, réduite à ce seul aspect, insuffisante, car le Palais n'est pas tout entier dans ces audiences à grand fracas que diffusent aux quatre coins du pays la chronique et l'objectif. Pour arriver jusqu'au lever de rideau, avant que les trois coups ne soient frappés, quel classement, quelle préparation n'a-t-il pas fallu opérer ?

Et puis, le spectacle achevé, la salle retombe dans le silence ; si pathétique qu'elle ait été, l'affaire est terminée ; elle ne sera pas reprise comme au théâtre : on ne la joue qu'une fois...

Cependant, il faut en conserver le souvenir... il faut que ce qui a été, pendant quelques heures ou quelques jours, la résurrection palpitante du drame, soit consigné sur des procès-verbaux, dont l'historien, plus tard, pourra consulter les feuillets...

Feuillets jaunés des grands procès de jadis, drames d'amour, crimes crapuleux, attentats politiques, tout ce qui représente sous ses formes multiples l'histoire du pays doit survivre à la représentation éphémère qui a passionné une époque...

Cela, c'est un Palais inconnu. Observatoire unique de la vie parisienne et « témoin » de l'histoire de France, le Palais de Justice de Paris recèle en ses archives de pathétiques documents.

A son étage le plus élevé, ont été installés les services du greffe criminel de la Cour, que dirige, avec une courtoisie et une autorité également appréciées des magistrats et du barreau, M<sup>e</sup> André Cambréal.

Les lourds dossiers de Cour d'assises, établis par les juges d'instruction, y arrivent : ils sont, là, clas-

Ces précieux services d'archives sont dirigés avec autorité et courtoisie par M<sup>e</sup> André Cambréal.

# LE PALAIS INCONNU

sés, ordonnés et copiés à l'usage de messieurs les criminels et surtout de leurs défenseurs...

Des trésors sont accumulés en ce lieu : les coffres garnis de bijoux, de billets, de valeurs, font du greffe une sorte de banque, assortie d'un rayon de joaillerie...

Tous les six mois, un fonctionnaire se présente : c'est le receveur des Domaines, l'intendant des biens de l'Etat, qui vient compter ses écus, souper les pierres, et bourrer ses serviettes des titres que la main des voleurs a subtilisés un peu partout, sans qu'on ait pu retrouver les véritables propriétaires.

Des camions accompagnent le fonctionnaire et les coffres se vident pour se garnir bientôt de nouveaux butins.

Tout en haut, sous les combles du Palais, des salles immenses, voûtées en ogive : dans de hauts casiers de bois blanc, s'entassent, ficelés, les dossiers poussiéreux... Plus loin, un amas hétéroclite d'objets, une sorte de « foire aux puces ».

Ici, dans un coin, sept malles, un lot d'armes rouillées, du linge, des photographies, des lettres : ce qui reste de l'affaire des « bandits tragiques », de la bande Bonnot et Cie...

Sur une étagère est placée, à côté d'un morceau de crâne traversé par la lame d'un couteau — une femme tuée par son mari en 1909 — le bocal où flottent dans l'alcool les mains verdâtres de Jobin, l'ancien sommelier du Grand Hôtel, tué et dépecé par Burger, l'amant de sa femme, qui fut, il y a dix ans, exécuté...

L'Administration des Domaines, ne sachant quoi faire du bocal grand-guignolesque, l'a gracieusement donné à « Monsieur Bertrand », le garçon de bureau qui veille sur les archives...

Quant aux malles de Bonnot, elles attendent 1933 — délai de vingt ans, le procès ayant été jugé en 1913 — avant de subir le feu des enchères.

On peut se promener pendant des heures dans ce décor pathétique où, à tout instant, s'impose l'évocation du passé...

Jean MORIÈRES.

# PARTOUT

## Les remords de M<sup>e</sup> Henri Géraud

M<sup>e</sup> Henri Géraud, qui, malgré les vacances, n'a pas pris un jour de repos à cause de Gorguloff, a des remords : il se reproche de n'avoir pas invoqué devant le jury de la Seine l'argument du crime politique, qui a été soutenu par M<sup>e</sup> de Lapanouse, sans aucune chance de succès, parce qu'il ne pouvait réussir en une telle enceinte, devant la Cour de cassation.

Rassurons M<sup>e</sup> Géraud et, par surcroît, M<sup>e</sup> Marcel Roger, le second avocat de l'assassin : crime politique ou pas, celui de Gorguloff était voué au châtement suprême et, quel qu'il fût, l'effort de la défense devait se heurter à la force de l'opinion.

## Consigne de silence

Autour des interrogatoires de Candelaria Brau-Soler, la meurtrière d'Edgar de Bourbon, règne une impitoyable consigne de silence. Les informateurs judiciaires, pos-

tés dans le couloir, aux abords du cabinet du juge, M. Hude, stationnent vainement et n'obtiennent pas la moindre miette.

Il n'en fut pas toujours ainsi : des indiscretions, au début de l'affaire, avaient été commises, mais le magistrat y a mis bon ordre, et certaine langue trop bien pendue a été priée de se taire, sous peine de graves sanctions.

## Les autres victimes

Tous les jours, on peut voir, à Notre-Dame des Victoires, une femme vêtue de noir qui porte l'espérance d'une maternité prochaine, et qui prie avec ferveur.

C'est la femme du condamné à mort Gorguloff qui, persuadée de l'irresponsabilité de son mari, lutte, procédure en mains, pour faire commuer en internement dans un asile la condamnation de la peine capitale de l'assassin du Président Doumer.

Elle a renoncé à regagner la Suisse tant qu'il y aura pour elle une chance d'obtenir la grâce du « Dieu

vert » qui prêche sa religion, par delà les barreaux de sa cellule, aux oiseaux du ciel.

On se souvient de l'opiniâtreté farouche de Mme Seznec, morte sans avoir failli une minute au devoir qu'elle s'était impartie de réhabiliter son mari. On ne peut s'empêcher, malgré soi, d'admirer la vaillance et l'énergie de ces malheureuses victimes que sont les épouses des assassins.

## Le calvaire de Mrs. Wise

Le public de Londres a appris avec la plus vive satisfaction la mise en liberté de Mrs Olive Wise.

Abandonnée par son mari, et privée de toute ressource matérielle, Mrs Wise se trouva, avec quatre enfants, sur le pavé de Londres. Dans un accès de désespoir, elle tua son plus jeune enfant, estimant qu'elle ne pouvait pas le nourrir.

Mrs Wise comparut devant le tribunal de Old Bailey, et fut condamnée à mort. Apprenant ce verdict, l'opinion publique en fut bouleversée, d'autant plus que Mrs Wise allait être mère pour la cinquième fois.

Au dernier moment, sa peine fut commuée en réclusion perpétuelle et, quelque temps après, la malheureuse accoucha à la prison des femmes de Holloway. Elle donnait le jour à deux jumeaux.

Son passé tragique, sa conduite exemplaire et la naissance des jumeaux lui attirèrent une sympathie unanime, et de nombreuses tentatives furent faites pour adoucir son sort.

Ces démarches viennent d'aboutir, et Mrs Wise a été mise en liberté et autorisée à rejoindre ses trois autres enfants.

Elle a quitté la prison, vêtue de sa robe du dimanche, après avoir assisté au service divin.

## Mariage forcé

Un voleur qui opérait en promettant le mariage moyennant une avance sur la dot, et qui avait fait de nombreuses victimes, a été récemment arrêté et écroué dans une prison de Vienne.

Après quelques jours de détention, l'inculpé constata avec surprise que les plaintes déposées contre lui étaient successivement retirées... Une seule de ses victimes, la fille d'un avocat, maintenait son accusation.

Cette jeune personne fit savoir à son pseudo-fiancé qu'elle avait dédommagé toutes les autres plaignantes, et qu'elle était elle-même prête à retirer sa plainte à condition qu'il l'épousât.

L'affaire s'est terminée par un non-

lieu qui sera bientôt suivi d'un mariage...

## Nudistes en déroute

A Thrums, petite ville américaine, la secte des Doukhobor, dont la religion prescrit le nudisme intégral, organisa une réunion, à laquelle assistèrent près de 200 personnes, femmes et hommes. La police, désirent éviter un scandale, les somma de se disperser ; mais, comme ils refusaient, elle lança sur eux du « poil à gratter » qui leur causa des douleurs intolérables.

Les nudistes s'emparèrent alors de tuyaux de caoutchouc et essayèrent de repousser la police, en l'arrosant copieusement.

Cette lutte héroï-comique se termina par la victoire de la police : les agents réussirent à encercler tous les nudistes dans un jardin où ils furent gardés à vue jusqu'à ce que les voitures policières arrivent pour les emmener au poste voisin.

## Publicité de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

**BIENTOT VOUS LIREZ**

# Notre-Dame des Ténèbres

UN REPORTAGE SENSATIONNEL DE

## PAUL BRINGUIER

sur le trafic et les ravages de la drogue

**DÉTECTIVE**

ADMINISTRATION

PARIS (VI<sup>e</sup>) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)  
TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

RÉDACTION

DIRECTEUR :  
**GEORGES KESSEL**

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES.....	65.»	35.»
ÉTRANGER (TARIF A).....	85.»	45.»
ÉTRANGER (TARIF B).....	100.»	55.»

**DÉTECTIVE**



Deblauve avait dû laisser des bagages compromettants à l'hôtel qu'il habita pendant huit jours, 25, rue de l'Argonne.

# LE TRAQUENARD

Sur la doublure d'une gabardine trouvée dans sa valise, on pouvait nettement remarquer des traces de coups de feu cernés d'un halo de poudre noire et de parcelles de plomb fondu.



Il y a un peu plus d'un an, Carlos était trouvé assassiné dans son modeste garni de la rue de Maubeuge.



Depuis cette date, le commissaire Guillaume, tenace, n'avait jamais cessé de faire rechercher le meurtrier.

Un crime a été commis. Un homme a poursuivi pendant longtemps son ennemi d'une haine implacable. Il s'est mis à l'affût ; il l'a eu, enfin, au bout de son pistolet ; il est satisfait. Mais, maintenant que sa vengeance est assouvie, l'instinct de la conservation reprend ses droits. Le meurtrier veut continuer à vivre, lui, à être libre. Il s'enfuit. Il croit n'avoir laissé aucune trace de son crime, que la police l'ignore. Pourtant, il est anxieux ; il craint qu'une faute dont il n'a pas conscience l'ait trahi.

Tous les matins, il cherche avidement dans les journaux le récit de l'enquête, la preuve que les policiers sont partis sur de fausses pistes. Il change de domicile tous les jours ; il cherche pour y vivre des quartiers où il n'est jamais allé et des grandes villes inconnues. Il est l'homme traqué.

Cependant, les jours passent. Les journaux ne parlent plus du crime, la Justice paraît avoir renoncé. L'espoir commence à l'envahir comme une bouffée d'air bien-faisante. Il recommence de rire et de boire et de trouver du goût à l'existence. D'autres semaines passent, puis des mois. Cette fois, il se sent bien sauvé.

Alors, un matin, un homme lui met la main sur l'épaule et lui dit :

— C'est vous l'assassin. L'heure qu'après tant de mois j'avais choisie pour vous arrêter est arrivée.

■ ■ ■

Il y a un an, à peu près jour pour jour, on avait trouvé, dans un garni de Montmartre, un homme assassiné. Un danseur mondain.

On se rappelle, peut-être, les deux ou trois articles que nous avons consacrés à l'époque à cette affaire. La mort de Carlos de Tejada, homme du « milieu », valait un peu mieux en intérêt que les drames habituels de la place Pigalle. Il y avait, dans la destinée de ce garçon, des éléments plus émouvants, plus humains que ceux qui auraient dû suffire à la vie qu'il avait choisie et à la mort qu'il n'avait pas su éviter. Le fait que les recherches de la police pouvaient s'aiguiller sur cent pistes était déjà passionnant. Avec le dénouement de ces jours-ci, on est obligé de reconnaître que, comme dans un roman policier bien fait, tous ceux que l'on pouvait soupçonner étaient innocents et que le coupable était celui que l'on s'attendait le moins à trouver dans ce rôle.

Au moment du drame, nous avions reconstitué, avec les documents que nous avions à ce moment-là en notre possession, la vie de Carlos de Tejada. Elle était incomplète et nous nous en excusons. Il nous manquait une donnée principale, une inconnue. Cette inconnue, dont l'absence rendait notre équation fautive, c'était précisément l'assassin. Voici, aujourd'hui, le puzzle terminé.

Les parents de Carlos de Tejada élevaient des taureaux, quelque part en Andalousie. Carlos aurait pu devenir toréador et il aurait peut-être trouvé, dans l'arène, une fin plus glorieuse. Mais il n'aimait pas les jeux du cirque et, de plus, il était myope. Il se fit donc commis des postes. A Madrid, où il avait son emploi, il vivait seul, sans beaucoup d'amis. Un jour, dans un dancing, il fit la connaissance de Jacqueline Moreau, dite Bergerette. Le flirt fut charmant au début. Tout naturellement, un soir, elle devint sa maîtresse. Trois jours après, Carlos, sincèrement amoureux, lui parla de mariage. Sur quoi, Bergerette le regarda avec des yeux étonnés.

C'était une prostituée. Sous couvert d'être « entraîneuse » dans les dancings, elle allait, dans la soirée, s'asseoir à la table des clients pour pousser à la consommation, et elle poussait même à la consommation bien après la fermeture de l'endroit et dans des lieux plus discrets. Par ailleurs, elle était en possession d'homme.

Celui qui s'occupait de Bergerette Moreau, qui la manageait, son barbeau enfin, s'appelait Deblauve. C'était un Belge. Il était fort connu dans le monde des trafiquants de femmes, et il était considéré comme un excellent spécialiste de la « remonte » pour Buenos-Ayres. Ce métier l'obligeait précisément à venir fort souvent en Espagne pour surveiller le passage et l'embarquement des nouvelles recrues qu'il expédiait aux détaillants d'Argentine. C'est ainsi qu'il avait fait la connaissance de Bergerette Moreau. Mais, celle-là, il l'avait gardée pour lui.

C'est pendant un voyage qu'il avait entrepris à Bayonne que Bergerette, esseulée, tomba sur Carlos et reçut de lui cette surprenante proposition d'une union définitive.

Or, elle-même, franchement, s'était amourachée du jeune postier. Elle alla habiter avec lui. Carlos commençait de connaître un bonheur de choix, lorsque le troisième larron vint troubler la fête. Ses affaires terminées à Bayonne, Deblauve était revenu. On imagine sa colère en trouvant le nid vide et l'oiseau envolé.

Il en découvrit facilement la trace et, très simplement, alla un jour dire à Carlos :

— Tu t'es trompé, mon vieux ; tu ne peux pas garder cette femme, puisqu'elle m'appartient.

Carlos entendait mal le langage et la loi des gens du « milieu ». Il refusa tout net de rendre Bergerette. Et Bergerette, consultée, opta pour Carlos.

Ce fut un beau tapage : Deblauve menaçait de tuer tout le monde. Il fit tant de bruit que

Carlos de Tejada était vite devenu à Paris un des danseurs mondains les plus réputés parmi les dames mûres.

les voisins, puis la police, s'en mêlèrent. Il est toujours mauvais, pour des gens comme Deblauve, que la Justice s'aperçoive qu'ils existent. On eut l'occasion de fouiller dans les bagages du Belge et on y trouva, comme par hasard, des gants de caoutchouc, des faux passeports et tout un mignon attirail pour fabriquer de faux papiers. Sur quoi, comme il était étranger, on l'expulsa. Et l'on fit supporter la même mesure à Bergerette : on la refoula en France.

Carlos, resté seul à Madrid, ne put pas supporter longtemps l'absence de la femme qu'il aimait. Il abandonna ses manchettes de lustrine de commis des postes, et vint à Paris.

A Montmartre, il retrouve Deblauve et Bergerette. La jeune femme le revit quelques fois, puis abandonna de nouveau le Belge pour aller vivre avec l'Espagnol.

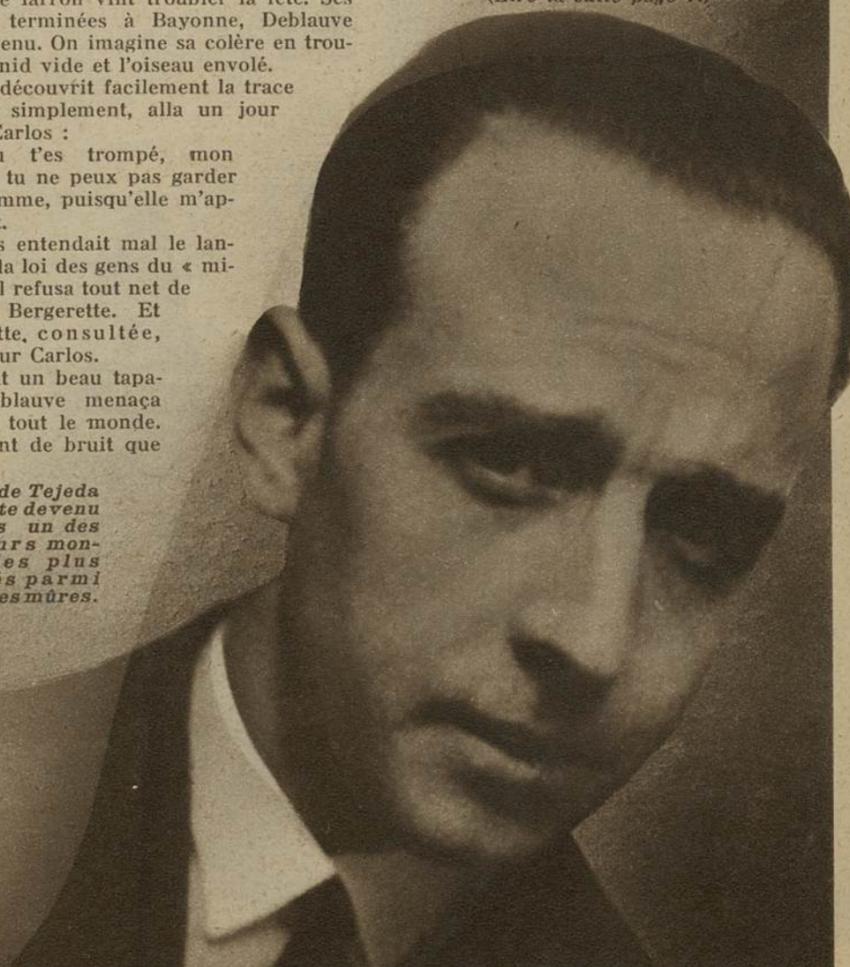
Bon gré, mal gré, le fils des éleveurs andalous était entré dans le « milieu ». D'abord, le fait qu'il habitait avec une prostituée lui conférait quelques avantages et quelques devoirs. De plus, en fréquentant les boîtes de nuit, il s'était aperçu que ses yeux noirs et sa taille fine plaisaient généralement aux dames mûres en quête d'illusions, et qu'il était plus facile de danser quelques tangos et de recevoir un bon pourboire que de vendre des timbres derrière un guichet.

Il était devenu danseur mondain. Aussi, quand Deblauve vint, menaçant, réclamer Bergerette, trouva-t-il un Carlos transformé, ripostant mot pour mot, menace pour menace, et résolu à défendre vigoureusement la femme qu'il aimait.

■ ■ ■

C'était alors en 1927. Quatre ans passèrent. Carlos était devenu un des danseurs mondains les plus réputés sur la place pour le nombre de ses bonnes fortunes et l'habileté qu'il mettait à leur soutirer de l'argent.

(Lire la suite page 7.)



## VI. — L'AUTRE BAGNE (1)

**D**UMONT est en train de prendre un bain de citrons verts dans la cour de la mairie, à Kourou. On ne peut mieux combattre les démangeaisons que provoquent les piqûres de moustiques et c'est le seul remède, en Guyane, contre les coups de soleil et la fièvre qu'ils déterminent. Tant qu'il restera près de la citerne, il ne geindra pas ; il ne nous accusera pas d'avoir voulu sa mort en l'entraînant à la Montagne de Plomb ; il nous laissera, Bernard et moi, vider nos punchs à peu près frais et mettre de l'ordre dans nos notes. Je comprends qu'avec des forçats comme Dumont, la mise en valeur de la Guyane se fasse lentement, mais quelle idée aussi d'envoyer, à 10.000 kilomètres d'une terre qu'il a vaillamment défendue, un réformé de guerre 100 % !

— Et Cloutot, pourquoi s'est-il évadé ?

— Il vous l'a raconté, Monsieur Larique ; vous ne vous en souvenez pas ? Vous savez, c'est le grand maigre, avec une gueule de travers.

Ce n'est pas un signalement. Tous les forçats sont maigres puisqu'ils ne mangent pas à leur faim, qu'ils ne dorment pas leur compte et que le travail forcé sous 36 degrés de chaleur est un traitement sûr de l'obésité. Ils ont tous la gueule de travers, car le régime du bagne ne vaut rien pour la sérénité des âmes et des visages. Cloutot ne se détache pas, en traits vifs, de ma mémoire.

— Il allait finir son bagne, être libéré, quand une circulaire est arrivée, prescrivant que la tenue de toile grise des bagnards serait désormais remplacée par la tenue rayée rouge et blanc. Vous comprenez pourquoi : nous vendions nos effets aux civils et, comme on pouvait trouver de la toile grise chez n'importe quel commerçant cayennais, la « Téntiaire » rageait de ne pouvoir inquiéter nos acheteurs. Vous mordez ? Avec la nouvelle combine, on s'est trouvé marron. Personne ne voulait plus de nos fringues. Ce fut un coup dur, mais ce n'est pas ça qui a indigné Cloutot. Cloutot était coquet. Il retailait sa casaque et son pantalon ; son chapeau n'était jamais tout à fait réglementaire. Il s'en confectionnait à mailles plus serrées et à bords moins larges ; il se trouvait beau, après ces corrections. Avec la gueule qu'il a, il n'était pas difficile. Quand on lui distribuait la casaque rouge et blanc, il s'avisa peut-être que ça n'allait pas à son teint. Vous voyez ça d'ici. En tout cas, il se mit à « gamberger ». Ça tournait à l'idée fixe. Un soir, entre Tonate et Kourou, comme la corvée rentrait aux Roches, il en a joué un air. Il avait « planqué », près d'une crique, des effets de toile bleue qu'il n'a pas oubliés ; avec ça, une journée de

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 196.

*Sur le seuil de son échoppe, une indigène de Démérara, marchande de bijoux, discute affaire avec un « blanc » dont l'allure n'a rien de colonial.*

vivres et son sabre d'abatis, il a trouvé le moyen de rejoindre le camp de Sigaut ; ça lui a demandé un mois ; mais, quand il est arrivé, crevant de faim — car il ne se nourrissait que de racines et de fruits sauvages — il avait laissé à peu près toute sa tenue rouge et blanche aux lianes de la brousse. Il ne demandait pas autre chose. Oui ! Cloutot a pris la brousse, pour une question d'élégance. Il n'avait pas un jour de punition ; il allait être libéré. Maintenant, ou bien il crèvera à la Montagne de Plomb ou, s'il est « groupé », il ira faire le beau dans les cellules de Saint-Laurent ou de Saint-Joseph. Si vous avez déjà oublié ce zèbre-là, de quoi vous souviendrez-vous quand vous serez à Pantruche ?

Je conviens que Cloutot aurait pu trouver un mobile plus sérieux à sa « Belle », mais sommes-nous beaucoup moins futiles, nous, les honnêtes gens civilisés et libres, qui bataillons — souvent sans pitié mais non sans risques — pour de petites ambitions puérides, pour de maigres satisfactions ?

La plupart des évadés n'avaient qu'une idée : ne plus voir ni le casque, ni le revolver du surveillant ; ne plus entendre la cloche qui sonne le réveil dans la nuit, la voix du surveillant qui fait l'appel et qui forme les corvées ; ne plus passer de cailloux sur la route coloniale, ni planter des cafiers à Pariacabo ; ne plus arracher l'herbe sur les îles ; la plupart voulaient être libres. Ils ont choisi la solution du désespoir : la brousse. De là, l'on ne sort pas et l'on a, pour y vivre, beaucoup plus de mal qu'au bagne ; là, on a beaucoup plus de chance qu'ici de laisser sa peau et ses os et c'est un leurre de croire qu'il ne s'agit que d'une étape vers la liberté. La brousse ne lâche plus ceux qui se sont laissés prendre dans les mille bras de ses lianes, ou par la douceur endormante de ses savanes, de sa végétation luxuriante, ou par l'héroïque combat contre les fauves, contre aussi les durs métaux précieux dont est riche la terre rouge de Guyane.

Je serais fort surpris de revoir jamais, sur n'importe quelle route du monde, l'un des évadés de la Montagne de Plomb. Ils vivront et mourront dans leur nouveau bagne bien plus fermé que l'autre, quoique sans cellules et sans murs. Il y a pourtant une différence : s'ils se sont donné un chef, c'est qu'ils vivent dangereusement, mais ils n'ont plus de surveillants, plus de porte-clés. Ils sont libres. Cela vaut bien — que je sache — de souffrir indiciblement et de crever plus tôt de faim...

Je n'ai guère mis plus de huit jours pour aller du camp de la Montagne de Plomb à Albina (Guyane hollandaise), 120 kilomètres à vol d'oiseau. Il est vrai que j'avais de l'argent pour payer des guides, des Bonis, pour leur acheter des vivres et louer leurs canots ; les gendarmes ne pouvaient pas m'arrêter ni me remettre aux mains de la « Téntiaire ». Ils devaient se contenter d'examiner mes papiers, ce dont ils ne se privaient pas. J'ai pu, comme n'importe quel homme libre qui a de l'argent, prendre l'auto à Kourou et revenir à Cayenne par la route coloniale n° 1. J'ai pu monter à bord d'un chargeur,

Le Caraïbe, et débarquer sans crainte à Saint-Laurent-du-Maroni. De Saint-Laurent à Albina, il y a la largeur d'un fleuve, le Maroni. Il serait imprudent d'en tenter la traversée à la nage. La gueule d'un squalo réglerait vite le sort de cet exploit athlétique. Mais il reste les fileuses des Boschs mouillées au village chinois de Saint-Laurent et la tapouille de la Pénitencière. La tapouille est plus rapide et puisque le colonel Prevel a bien voulu se compromettre en ma compagnie, c'est grâce à la tapouille que je quitterai la Guyane française et que j'aborderai en Guyane hollandaise. Ainsi, huit jours après avoir serré les mains de Sigaut, je n'étais plus au bagne. A un évadé du camp, il aurait fallu des mois, des années peut-être pour faire ce même trajet, sans grande chance, d'ailleurs, d'aller jusqu'au bout.

En admettant même qu'il y fût parvenu, il serait tombé, à Albina, sur un gouverneur qui m'a offert des petits cigares, dont la qualité était en raison inverse de leur taille, et de la bière fraîche, mousseuse, telle que, depuis longtemps, je n'en avais bue de semblable. L'évadé aurait reçu un autre accueil : cueilli par des gendarmes hollandais, il eût été jeté en quelque geôle à solides barreaux et rendu dès le lendemain à la « Téntiaire ». Les formalités d'extradition vont vite sur les deux rives du Maroni et le gouverneur d'Albina est un ami du colonel Prevel. A moins que...

La bauxite est un minéral précieux dont l'extraction est pénible et réclame des mercenaires peu soucieux de leur peine et mal préparés pour des revendications de salaires ou de bien-être. Dans quelque terre qu'on le pratique, le métier de mineur manque de charme. Mais il est des pays — l'Angleterre, la France, l'Allemagne — où les ingénieurs ont réduit la peine des hommes ; de plus, une fois sorti de la mine, le mineur retrouve sa famille assez bien installée dans des coronas. Il peut la nourrir convenablement, grâce à des salaires à peu près convenables.

Une entreprise de bauxite, dans les Guyanes, manque de cette ancienneté qui fait les bonnes maisons ; elle a besoin, pour vivre, de réduire ses frais généraux et ses frais de main-d'œuvre ; enfin, je ne crois pas que, sous cette latitude, beaucoup d'honnêtes hommes consentiraient à être mineurs.

Alors, quand la main-d'œuvre manque, le gouverneur d'Albina, celui de Paramaribo, tous les chefs de police de villes et des villages riverains du Maroni oublient le colonel Prevel et le bagne. Ils se rendent alors compte qu'un bagnard peut être un remarquable mineur. Il est évadé ? Eh ! oui, ça peut paraître fâcheux d'abord ; mais, à la réflexion, c'est un avantage supplémentaire. Ce ne sera pas un protestataire ; il se contentera de maigres salaires et, s'il bronche !... Ma foi ! s'il bronche, on se souviendra que le Maroni est vite traversé et que, sur l'autre rive, on trouvera toujours quelque serviteur de la « Téntiaire » qui se fera un plaisir de reprendre en charge le forçat à la mauvaise tête.

La bauxite est exigeante, ne l'oublions pas. C'est une mangeuse d'hommes, mais c'est aussi une grande

richesse pour un pays qui vaut bien un petit accroc aux accords passés avec la « Téntiaire ». Et c'est ainsi qu'on trouve dans les mines de bauxite de la Guyane hollandaise des hommes déguenillés, aux figures farouches, et qui parlent français avec l'accent chantant du Vieux-Port ou l'accent grassoyant de Belleville. On les voit creusant le sol ou chargeant le minerai précieux sur des wagons plats. Le contre-maître à remplacé le surveillant ; ce n'est pas beaucoup mieux ; mais le forçat évadé pour lequel, un jour, à son étonnement, se sont ouvertes les geôles d'Albina ou de Paramaribo avait sa petite idée lorsqu'il buvait « le coup » avec une sorte de rabatteur qui lui vantait les charmes de la mine et les gains qu'en pouvait tirer même un forçat évadé.

— Cause toujours, vieux ! Quand tu vas être un peu « relapé » et « replâtré », tu verras si je moisirai dans ta mine. Il y a toujours moyen de se faire affecter à une corvée de chargement de bauxite sur un bateau et, là, il y a toujours moyen de se faire embaucher à bord. Ils ont besoin d'hommes pour les soutes et pour les cales. Cause toujours ! Une fois à bord, adieu les « potes », et vive la France !

J'en connais qui ont réussi cette petite opération, longuement préméditée. Ils avaient « doublé » les Hollandais qui avaient « doublé » la « Téntiaire ». C'est la règle au bagne. Tout y étant corrompu, l'important est de toujours être plus « marle » qu'un autre. En somme, c'est la « débrouille » qui continue hors de la case, hors du pénitencier, hors du camp, hors de la Guyane française. Le jeu n'est pas facile, mais il se mène.

J'ai rencontré à Paramaribo un forçat évadé qui servait d'interprète et de guide. C'est lui qui m'a piloté dans la capitale de la Guyane hollandaise et j'ai bien vu, au cours de cette excursion, qu'il s'entendait admirablement avec les hommes de police.

Quel jeu double jouait-il ? Était-il le seul comme interprète des Français qui font escale — nécessairement — à Paramaribo, et ne servait-il pas aussi d'indicateur à la police hollandaise ? S'il tenait ce rôle abominable de mouchard, il n'en paraissait pas souffrir ; sa conscience ne semblait pas bourrelée de remords. Il parlait du bagne pour regretter que les autres forçats n'aient pas, comme lui, trouvé le filon. Bon cœur, il faisait même parvenir à des bagnards, par l'intermédiaire de commerçants de Cayenne ou de Saint-Laurent, du tabac hollandais et des livres qu'il mendiait aux Français de passage. Lui aussi avait commencé par la bauxite, mais, comme il trouvait moins pénible le jeu de sa langue que celui de ses bras, il préférait être interprète que mineur. Il se faisait fort de vous procurer n'importe quoi, ce qui ne l'empêchait pas d'être proxénète avec mesure.

En Guyane anglaise, j'ai rencontré aussi des évadés du bagne, mais je sais qu'ils y sont en moins grand nombre.

C'est une nuit passée à Démérara qui m'a

*Les bateaux qui emmènent de précieuses cargaisons de bauxite ont souvent besoin de soutiers.*



donné l'occasion de vider quelques bouteilles de bière avec un évadé du bagne. Il était deux heures du matin et la température ne se rafraichissait pas. La vie — et le sommeil, surtout —, à bord du *Biskra*, restaient impossibles. L'excellent docteur Raffier, médecin du bord, l'avait compris et, depuis plusieurs heures déjà, il nous avait abandonnés, estimant qu'il n'était point docteur des insomnies et qu'un infirmier suffisait à calmer nos fièvres.

C'est donc seul que je me suis enfoncé dans la nuit de Démérara. Je ne connaissais pas la ville et j'ignore la langue anglaise qu'on y parle.

Mais, au bout du débarcadère, un homme est venu vers moi. Il était de ma race et je le sentis, tout de suite, beaucoup plus près de moi que tous ces Anglais noirs qui m'entouraient et ne m'entendaient pas. C'était un Français, évadé du bagne. Il avait sans doute, en France, commis quelque abominable forfait que, juré, je n'eusse point absous, mais, si loin des côtes de France et des lois qui régissent notre pays, je ne lui trouvais point mauvaise mine. D'autant que j'avais soif et que le séjour, à bord du *Biskra*, me semblait intenable.

Le jour, il travaillait dans une usine électrique de Démérara. La nuit, il guettait les riches étrangers, passagers des paquebots, des cargos, des chargeurs, assoiffés de luxure ou de bière.

C'est ainsi que, dans la même nuit, j'ai visité une maison où dansaient, nues, des négresses que l'on rendait infatigables à coups de champagne; l'usine électrique de Démérara où dix noirs athlétiques, splendides, chargeaient des wagonnets d'un bois rouge qu'ils jetaient ensuite dans un four ardent, et le « New Central Hotel » que tenait un Mexicain, ami de la France. Là, je me suis senti rajeunir. Je rends grâce à mon forçat de m'avoir procuré cette illusion. Des hommes au teint basané, aux larges pantalons et aux feutres plus larges encore tiraient, de banjos nostalgiques, des airs tristes et tendres. Autour du comptoir de bois où des lames de couteaux avaient laissé leurs marques, autour de l'immense billard anglais dont les quatre angles étaient percés de trous, ils ont, trois heures durant, bercé ma nostalgie et ma lassitude. Auprès de moi, le forçat contait des choses fades, en buvant de la bière et des alcools puissants.

■ ■ ■

La Route de l'Évasion !... Elle est jalonnée de Cayenne à Marseille, à Rio de Janeiro... Les évadés vivent à Paramaribo, à Démérara; à l'île Sainte-Lucie, ils concurrencent les admirables plongeurs de bronze qu'on peut envoyer, pour quelques piécettes, au fond de l'eau; à Trinidad, ils

coltinent des fardeaux sur le port ou soignent les chevaux de courses, dans des écuries somptueuses, en faisant la nique au consul monoclé et vain dont l'unique préoccupation serait de reliaer, par avion, Trinidad à la Guyane, s'il n'avait sans cesse en tête de ne point déplaire aux Anglais et de se procurer, grâce au commis des postes à bord des paquebots, des cigarettes de scaferlati ordinaire; on en retrouve même à la Martinique, à Fort-de-France, à la Guadeloupe, colonies françaises. Mais c'est au Venezuela, en Colombie, à Panama, qu'ils ont recommencé leur vie. C'est là qu'il faut revoir les Hommes Punis, rentrés, par grâce, parmi les hommes libres, car c'est là que les plus heureux, que les plus hardis des évadés du bagne ont fixé leur suprême espérance, en plantant le dernier jalon de leur existence de fauves sur la Route de l'Évasion...

Marius LARIQUE.

Lire prochainement dans « Détective » :

## LA ROUTE DE L'ÉVASION

Il n'est pas rare que, dans la Guyane anglaise, l'évadé puisse se faire embaucher dans une équipe d'indigènes qui traitent au bord d'un cours d'eau le minéral à diamants

C'est dans cet hôtel que j'ai fait la connaissance, une nuit, de trois évadés du bagne.

Quand on est évadé, il y a toujours moyen de se faire embaucher dans une corvée de chargement de bauxite.



A Démérara, la place du Marché, avec ses halles décorées d'une sorte de beffroi, se donne un air européen.



# FIN

# FAITS DIVERS

## La femme en homme

Mayence (de notre corr. part.).

Il est une singulière histoire et qui va bientôt avoir son épilogue devant le jury de Mayence. Une femme a-t-elle le droit d'être un homme, de s'habiller en homme, et de faire le « mari » dans un faux ménage ?

Quoi qu'on pense, il ne s'agit pas d'une histoire de mœurs...

C'était deux bonnes « copines » que Maria Einsmann et Hélène Müller. Elles travaillaient ensemble dans une fabrique d'orfèvrerie et le destin les rapprocha, toutes deux divorcées.

A quoi bon végéter dans cette fabrique ? Les deux « copines » décident d'aller chercher l'aventure à Wiesbaden, ville des plaisirs rhénans. Les voici sur un banc, au bord du bois touffu, tandis que jouent les musiques d'un casino.

Une tristesse sentimentale les alanguit.

Le lendemain, elles trouvent un gîte. Maria, mélancolique, fouille dans les affaires du mari volage, et puis, machinalement, d'un air mutin, se coiffe d'un chapeau d'homme.

Alors, Hélène, toute saisie, murmure :

— Oh ! comme ça te va bien, Maria.

— Tu crois ? sourit l'autre, vaguement. Mon mari me disait bien que j'étais un homme manqué...

Le jeu se poursuit. Maria, prestement, quitte ses habits féminins, enfle chemise, col, cravate, pantalon, veston masculins. La voici travestie.

Mais, après tout, elle se trouve bien ainsi... Une idée lui vient.

— Les hommes gagnent toujours mieux leur vie que les femmes.

Hélène est de cet avis.

L'étrange transformation est décidée. Une *chômeuse*, en Allemagne, aujourd'hui, a bien des chances de le rester longtemps. Mais un *chômeur* peut encore trouver parfois, du travail.

Maria Einsmann devient ainsi, tout simplement, M. Joseph Einsmann. Elle s'était



Epoux sans préjugé, Maria Einsmann (à gauche) reconnut les enfants naturels d'Hélène Müller.

fait couper les cheveux en homme, avait trouvé dans le veston une pièce d'identité légalisée par la police. Quant à l'inséparable Hélène Müller, elle deviendrait Mme Joseph Einsmann. Cela se passait en 1919.

Pendant un an, M. et Mme Joseph Einsmann vivent en couple parfait. « Monsieur » Einsmann travaille d'abord comme gardien de nuit, puis sa « femme » réussit à le faire embaucher à la firme Werner, avec elle, à Metz. Bon travailleur, « Monsieur » Einsmann devint rapidement contremaître. On ne dit pas, si, comme cela arrive souvent, il séduisit l'une de ses ouvrières...

A la suite d'un accident de travail, au doigt, Einsmann reste 4 mois à l'hôpital, où l'on ne découvre même pas son véritable sexe ! C'était jouer de bonheur ! Encouragée, « Monsieur » Einsmann, qui était un mari sans préjugés, « reconnaît » les enfants naturels de sa femme, Hélène Müller, comme nés de leur légitime union !

Il fallut un pur hasard, une démarche dans un bureau d'assistance sociale à Mayence, pour que M. Joseph Einsmann fût identifié comme étant la femme divorcée Maria Einsmann.

Et la voici devant les juges, pour *fausse signature et faux état civil*. On l'interroge. Elle répond simplement :

— Je me suis habillée en

homme pour trouver plus facilement du travail.

Mais, devant cette femme qui semble porter avec tant d'aisance et de plaisir l'habit masculin, le procureur de Mayence s'inquiète. N'y a-t-il pas là quelque déviation sexuelle ?

En Allemagne, on ne prend pas ces choses à la légère. Et l'on consulte, sur le cas de Maria Einsmann, l'Institut pour les Sciences sexuelles de Berlin.

1° Mme Einsmann est-elle une invertie ?

2° Son penchant est-il pathologique ?

3° Le paragraphe 51 qui, dans le cas d'inversion, exclut la responsabilité, peut-il être invoqué en sa faveur ?

4° Enfin, Mme Einsmann est-elle folle ?

De l'Institut, le docteur Abraham répondit :

— Maria Einsmann était automatiquement poussée par sa nature à faire l'homme ; ainsi, elle jouait son rôle avec une telle perfection qu'elle put tromper son entourage pendant des années et même chanter à l'église, avec une *voix d'homme* ! Elle ne peut, dit le docteur Abraham, être tenue pour responsable.

Le contre-expert, le docteur Wagner, protesta. Il s'agit, pour lui, d'un rôle joué et bien joué certainement. Responsabilité atténuée par les circonstances, mais certaine.

L'affaire en est là. Les juges vont décider.

G. S.



« Monsieur » Einsmann, au sortir de l'usine où il était excellent ouvrier, donnait encore quelques soins vigilants au ménage.

Pour paraître cette semaine :



Traduit de l'anglais par R. BRUA

Le journal de la célèbre aviatrice américaine depuis son enfance nomade jusqu'à son vol-solo à travers l'Atlantique.

Toutes les femmes pourraient-elles traverser l'Atlantique ?

Toutes les femmes liront ce livre pour le savoir.

### OUVRAGES SUR L'AVIATION

JACQUES BOULENGER,  
EN ESCADRILLE

A. DUBOIS LA CHARTRE,  
FORTUNE DES AIRS

ROBERT GASTAMBIDE,  
L'ENVOL

J. KESSEL  
L'ÉQUIPAGE  
Prix Paul Fiat 1924

A. DE SAINT-EXUPÉRY

COURRIER SUD  
Préface d'André Beucler.

VOL DE NUIT  
Préface d'André Gide. Prix Fémina 1931.

(Exclusivité Hachette)

# LE TRAQUENARD

(Suite de la page 3.)

Il faisait comme tous ceux qui ont un seul amour violent dans la vie : il traitait les autres femmes avec une désinvolture et une sorte de férocité inconscientes. Il fréquentait surtout les dancings de deuxième ordre. Il séduisait de petites bourgeoises venues là par désœuvrement, des employées de magasins. Il leur jouait, pendant quelques jours, la comédie de la tendresse, et il commençait alors à leur soutirer leur pauvre argent. Elles obéissaient d'abord par amour. Puis, quand elles se lassaient de ses exigences, il les menaçait du scandale et, par chantage, obtenait encore ce qu'il voulait. Il habitait une chambre meublée, avec assez de goût d'ailleurs, rue de Maubeuge. Bergerette Moreau n'habitait plus avec lui. Ils étaient toujours amants, mais leur genre de travail nécessitait, pour chacun d'eux, une assez grande liberté.

Deblauve, cependant, n'avait pas désarmé. Il avait vécu des périodes assez difficiles, se défendant sans éclat avec le trafic des femmes qui se révélait de moins en moins fructueux. Il partait souvent en voyage, en Belgique, en Suisse, mais, chaque fois qu'il revenait à Paris, il cherchait à rencontrer Carlos pour l'accabler, une fois de plus, de reproches et de menaces.

« Je lui ferai son affaire », avait-il écrit à un de ses copains.

A mesure d'ailleurs que le temps passait, sa rancune paraissait devenir plus violente. Se venger de Carlos devint dans son esprit une idée fixe. D'autant qu'il avait le sentiment que l'Espagnol vivait mieux que lui. Deblauve en était arrivé à loger misérablement dans un des hôtels des boulevards extérieurs. Mal vêtu, son prestige perdu, il était parfois obligé de demander une aide de quelques louis aux camarades du « milieu ». Pendant ce temps, Bergerette fréquentait les grandes boîtes à la mode où elle était entraînée, et Carlos, toujours élégant, semblait parfaitement heureux.

Il semble bien que c'est au début de l'été dernier que Deblauve, brusquement, décida d'en finir avec son rival. Seulement, il ne le trouva pas. Le Belge avait délaissé le « milieu » de Montmartre, et il perdit du temps à chercher Carlos là où il n'allait jamais. Un jour, il crut l'avoir. Il avait fait la connaissance d'une fille qui fréquentait l'Espagnol. Il lui fit donner, par elle, un rendez-vous à la gare Saint-Lazare.

Toute une nuit, à l'affût contre la grille de la gare, il attendit, la main crispée, dans sa poche, sur la crosse de son revolver. Carlos ne vint pas.

Sans se décourager, le Belge reprit ses recherches et, toujours avec le concours de la fille qui était en relations avec Carlos, il réussit à connaître l'adresse du danseur mondain. Il rôda plusieurs jours de suite rue de Maubeuge.

Au début du mois d'août, on découvrait le cadavre de Carlos, étendu dans sa chambre, à demi-nu, la poitrine trouée de trois coups de revolver.

Dans l'entourage immédiat du danseur, on ne pouvait suspecter personne. On avait découvert, chez des maîtresses délaissées et dupées, des dizaines et des dizaines de lettres dont quelques-unes étaient des menaces. Les policiers perdirent un temps infini à vérifier toutes ces pistes. Aucune ne donna de résultat. L'actualité passa. Il parut certain que le crime de la rue de Maubeuge resterait impuni. Cependant, on avait demandé, par acquit de conscience, des renseignements sur la vie de Carlos à Madrid. Et c'est ainsi que la police fran-

çaise apprit les débuts de la liaison de Carlos avec Bergerette, et surtout ses démêlés avec Deblauve. On put assez facilement retrouver les témoignages qui affirmaient la gravité et la persistance des menaces de mort du Belge à l'Espagnol.

Mais Deblauve disparut, et l'on ne savait même pas s'il était à Paris au moment du drame. C'est alors que commença vraiment la chasse à la bête, chasse patiente, silencieuse et obstinée.

\*\*\*

Deblauve, trafiquant de femmes, avait une singulière façon de se procurer des recrues. Il faisait passer, dans les journaux illustrés à tendances libertines, des annonces dans lesquelles il demandait soit des jeunes filles à marier, soit « des femmes jolies pour affection durable », soit même des bonnes ou des secrétaires. De plus, il répondait lui-même à d'autres annonces qui lui paraissaient intéressantes et dans lesquelles des femmes qui s'ennuyaient demandaient des amis ou des protecteurs.

La police savait cela. Elle fit donc paraître plusieurs annonces alléchantes ou qui, en tous cas, pouvaient allécher un professionnel comme Deblauve. Et, en effet, Deblauve répondit. Il répondit d'un peu partout : de Belgique, de Suisse, d'Espagne, de Grenoble, de Lyon. Et c'est ainsi que, pendant un an, le brigadier-chef Pigué et les inspecteurs Mabilles et Savary suivirent de loin, en plantant de petits drapeaux sur une carte, les déplacements de leur homme.

En même temps, on se renseignait sur ses déplacements anciens et ainsi apprit-on qu'à l'époque où avait eu lieu le meurtre de Carlos, Deblauve était resté quelques jours à Paris dans un hôtel, 25 rue de l'Argonne, et que, parti sans payer sa note, il avait abandonné en gage une valise. On eut facilement cette valise. Elle ne contenait que quelques objets sans signification et une gabardine. Mais, en examinant de près ce manteau, les policiers s'aperçurent qu'il était troué plusieurs fois, à la hauteur de la poche, et raccommodé ensuite.

L'identité Judiciaire, mise en possession de la gabardine, rendit bientôt son rapport. Le vêtement avait été troué par trois balles de revolver, en plomb, et la poudre avait même brûlé le bord de ces déchirures. L'homme qui portait cette gabardine avait tiré trois balles à travers la poche, sans sortir son revolver. Or, c'étaient trois balles, en plomb qui avaient tué Carlos de Tejada.

La police avait donc en main la preuve qui lui manquait depuis six mois, non pas assez formelle peut-être pour convaincre un jury, mais largement suffisante pour justifier l'arrestation du Belge.

Mais il n'était pas facile à prendre. C'est qu'à travers l'Europe le racoleur de femmes continuait son métier étonnant.

Aux journaux libertins, où les policiers exerçaient une surveillance, continuaient à arriver les alléchantes suggestions de Deblauve, et les réponses souvent effarantes de milliers de femmes qui ont encore l'illusion de pouvoir trouver l'homme de leur vie par correspondance.

A la fin, ces jours-ci, Pigué, Mabilles et Savary resserrèrent leurs filets. Ils apprirent que Deblauve s'était fait pincer, à Saint-Etienne, et qu'il y était en prison sous l'inculpation d'infraction à un arrêté d'interdiction de séjour. C'est là qu'ils allèrent le cueillir et, l'autre soir, la main qui, depuis un an, attendait cette minute-là se posa sur l'épaule de l'homme traqué.

Les policiers, d'ailleurs, le prirent d'abord sur un ton bonhomme et firent mine d'avoir arrêté Deblauve pour un motif insignifiant : une de ses nombreuses histoires de trafic de femmes. Et, dans le train qui les ramenait dans la capitale, ils lui demandèrent avec indifférence :

— Il y a longtemps que vous n'êtes venu à Paris ?

— Oh ! pas depuis la guerre.

— Vous allez y trouver du changement ! dit un des inspecteurs en souriant.

Deblauve respira plus fort, soulagé. Les autres ne savaient rien.

Ils arrivèrent à la Police Judiciaire et, au moment d'entrer dans le cabinet de M. Guillaume, Deblauve dut traverser une salle où plusieurs personnes étaient assises. Il ne fit pas attention à elles. C'étaient pourtant la concierge et les voisins de Carlos de Tejada qui, un an auparavant, avaient vu passer celui qui venait de tuer le danseur mondain.

Dès que Deblauve fut passé dans l'autre pièce, on les questionna.

— C'est bien lui, dirent-ils d'un commun accord.

Cependant, le commissaire Guillaume interrogeait Deblauve :

— Cette gabardine est à vous ?

— Non.

— Et cette valise ?

— La valise est à moi, mais on me l'a volée, il y a bien longtemps, à Charleroi.

— Vous connaissez Bergerette Moreau ?

— Un peu.

— Et Carlos de Tejada, vous le connaissez ?

— Non. C'est la première fois que j'entends ce nom-là.

La police avait entre les mains des preuves, depuis longtemps, des relations des deux hommes et des menaces du Belge à l'Espagnol.

Le commissaire Guillaume posa sa main sur le bras de Deblauve :

— Vous venez de mentir. Pourquoi ? Allons, Deblauve, c'est comme si vous aviez avoué.

Luc DORNAIN.



De ville en ville, le brigadier-chef Pigué réussit à suivre l'assassin à la trace.



La patronne d'une blanchisserie de la rue de Maubeuge et la concierge de Tejada (ci-contre à droite) reconnaissent formellement Deblauve.



A Madrid où il se réfugia après son crime, Deblauve apparut d'abord sous l'aspect d'un gentleman imberbe et d'un cavalier accompli. Puis vint la déchéance et, pour dépister la police, il laissa pousser ses moustaches.

Entraînée dans les dancings et les boîtes de nuit, Bergerette y fit la connaissance du beau Carlos de Tejada.



Dans le quartier pacifié, les visages du passé se font rares. Voici pourtant celle qui fut, avant la guerre, surnommée "l'Artilleur".

Toulon (de nos envoyés spéciaux).

Il y eut un bruit de vitres fracassées, de bouteilles renversées. L'orchestre s'arrêta. Des remous parcoururent la foule des danseurs. On entendit des cris, des injures. Et, soudain, le tas compact des spectateurs se fendit comme un fruit trop mûr. On ne vit d'abord que deux larges épaules, puis deux bras puissants tendus sous une chemise à manches courtes. Ces deux bras traînaient, comme deux câbles monstrueux, un jeune marin au visage ensanglanté.

Le matelot ne paraissait pas gravement blessé. Mais, sur la pâleur de son visage, les deux traînées de sang, dont l'une partait d'une paupière fendue, l'autre de l'aile du nez, ressemblaient à deux longues balafres. Emporté, soulevé même, par l'étreinte du patron, il ne résistait plus que faiblement. Lorsqu'il fut sur le point de franchir la porte du bal, il tenta pourtant de se dégager et d'effectuer un retour offensif.

— Grand fada, veux-tu me foutre le camp, fit le costaud aux bras de lutteur. Tu ne vois pas que tu fais suer l'homme !

— Je m'en irai, mais lâchez-moi. J' veux pas être sorti comme un malpropre. Et d'abord pourquoi qu'vous m'avez frappé ?

— D'abord, je ne t'ai pas frappé. Et d'une. Je t'ai prié correctement de ne pas chercher des histoires là où y ne fallait pas en chercher. C'est peut-être regrettable pour toi, si tu n'as pas compris, mais, moi, tu m'entends, je ne veux pas que des blancs-becs de ta catégorie apportent l'escandale dans mon établissement... Allez, ouste !

— Des blancs-becs ? Non... mais, sans blague. Blanc-bec, moi ? Tu veux que j'te mette les oreilles en pointe ?...

Chaque nuit, une patrouille composée de marins et de tirailleurs sénégalais parcourt les rues du Quartier Réservé et traîne vers la "Patache" les matelots ivres qui se querellent.



L'incident se prolongeait. Il y eut, venu du fond de la salle, un nouveau remous qui coïncida contre la porte les deux adversaires. Sous leur poids, la vitre se brisa et la chute des éclats de verre activa les cris de la foule.

— Il n'y a donc plus de police ! s'écria quelqu'un.

Précisément, deux agents cyclistes, attirés par les clameurs, débouchèrent au coin de la rue, et, sans hâte excessive, posèrent leurs machines au bord du trottoir.

Toujours maintenu au col par l'homme du dancing, le matelot fut remis aux gardiens, auxquels venaient de se joindre deux policiers en civil.

Des rues environnantes, d'autres marins étaient accourus et regardaient, sans mot dire, emmener leur camarade. Les anciens hochaient gravement la tête, sachant par expérience qu'un militaire n'a rien à gagner dans une bagarre avec des civils.

Je suivis un moment le petit groupe jusqu'au poste de la Police d'Etat, devant lequel deux inspecteurs fumaient leur pipe, à califourchon sur une chaise.

Un des cyclistes se détacha et alla prévenir la patrouille qui débouchait d'une rue du Quartier Réservé. Elle était composée d'un quartier-maître, d'un sergent d'infanterie coloniale, de marins en tenue réglementaire et de tirailleurs.

Au crépuscule, les enseignes s'allument comme les feux d'une fête foraine et dessinent au-dessus des volets clos les prénonces des marchandes d'illusions.

sénégalais dont les visages d'ébène et les fusils d'acier luisaient sous les lumières des ampoules électriques.

Ce n'est que bien plus tard, vers minuit, que je revis le matelot du dancing. La patrouille de ville était venue le prendre au poste du Quartier Réservé. Les blessures de son visage n'étaient plus guère apparentes, mais il avait les poignets encerclés de lourdes menottes.

On le conduisait, d'un bon pas, à la « Patache ». Une sorte de dépôt, à l'extrémité de la rade, où l'on enferme, la nuit, les matelots arrêtés pour ivresse ou ramassés dans les rixes.

Les marins de garde, les mains passées dans leurs ceinturons, ne se dressèrent même pas pour regarder leur camarade enchaîné.

Chaque samedi, et surtout chaque premier samedi du mois, draine ainsi du Quar-



... tier Ré...  
servé ve...  
la « Patache...  
quelques ga...  
à qui un pa...  
d'argent en poch...  
et un peu d'ivres...  
ont fait perdre...  
tête.  
C'est comme un mo...  
vement inexorable et fa...  
tal de machine.  
Et ce n'est point d'aujour...  
d'hui que les lumières pav...  
sant le Quartier Réservé de Tou...  
lon happent, en s'allumant, les...  
jeunes têtes folles qui viennent s'y...  
brûler.

On m'avait donné, ce soir-là, rendez-vous à l'entrée de la rue du Rempart. C'était un samedi. Par groupes de plus en plus nombreux, les matelots montant du quartier Cronstadt arrivaient au Quartier Réservé. Leurs bérêts aux pompons rouges, leurs cols bleus soigneusement repassés et leurs pantalons de toile blanche coloraient la rue d'un pittoresque de choix. Des quartier-maîtres à la vareuse stricte, à la casquette plate, se mêlaient aux banderoliers de leurs hommes.  
Après les manœuvres et les croisières de fin juillet, l'escadre était revenue en rade. Et l'on venait d'envoyer à terre les dix mille hommes de la première bordée.

Dans ce bain de musique et de lumières les gars de la marine peuvent se tremper jusqu'à la nausée.

Mais il fut une époque où le Chapeau Rouge était un quartier ouvert et où les femmes se tenaient, à demi-nues, sur le seuil des portes.

ges des marins se lèvent en même temps, comme sur un signal, et semblent se poursuivre, de rue en rue, de ruelle en ruelle, sans pouvoir s'atteindre. C'est comme un essor surprenant d'images sonores qui fait vibrer le vieux quartier jusque dans ses coins les plus secrets. Dans ce bain de musiques et de lumières, les jeunes gars des équipages peuvent se tremper jusqu'à la nausée. Il y en a jusqu'à minuit, jusqu'à deux heures du matin, parfois. Ils ont le temps de déchiffrer, sur les impostes des lourdes portes clouées, les prénoms lumineux des marchandes d'illusions, les enseignes plus naïves que suggestives des maisons d'amour, et de chercher, au hasard des estaminets garnis de hautes glaces, celle qui, peut-être, à bord, habita leur sommeil.

Puis, peu à peu, l'étrange kermesse s'apaise derrière les volets clos. Les trottoirs se vident, les façades reprennent leur couleur de nuit. C'est l'heure mélancolique où le Quartier éteint ses lumières et ses musiques, et où, dans les vieilles rues étroites, aux pavés difformes, un rayon de lune, venu là où on ne sait comment, éclaire au bas d'un mur l'ombre fuyante d'un chat craintif.

... L'heure sournoise des souvenirs et des fantômes d'un passé que nul, ici, à Toulon, n'a pu encore oublier.

■ ■ ■

Le compagnon que j'attendais m'avait rejoint maintenant et nous suivions côte à côte les rues du Quartier Réservé, nous mêlant sans inquiétude aux groupes gesticulant des matelots qui allaient et venaient, en roulant un peu les épaules. Les enseignes défilaient devant mes yeux comme un diorama lumineux de musée réaliste : le *Moulin-Rouge*, le *Chat Noir*, le *Flamboyant*, le *Luxuriant*, l'*Oasis*, *Cythere*, le *Panier Fleuri*, la *Présidence*, et trente autres du même acabit. Nous croisions aussi des Sénégalais, ombres errantes et dégingandées sur les murs illuminés, et qui, soudain, disparaissaient, fondaient au détour d'une ruelle, sans qu'on sût trop pourquoi.

— Ils ont leur coin spécial, me souffla mon guide, dans la rue du Cha-

— Tenez, je veux bien vous évoquer ce passé farouche. Mais à condition que vous ne me posiez pas de questions. Il y eut en ces temps troublés trop de rixes mortelles, trop de vengeances impunies, trop de sang versé pour que de lourds secrets n'aient pas été déposés parmi les rescapés. Certains hommes ont payé ou paient encore leur faute. La liste serait longue de ceux que le Quartier Réservé de Toulon a envoyés avant la guerre à Biribi ou au bagne. Paix à ceux-là : la Justice a passé ! Mais il en est d'autres, assagis maintenant, qui gagnent honnêtement leur vie dans la ville, et qui, sans doute, doivent, certains soirs, écouter en frémissant les ritournelles du Quartier. Pour ceux-là, permettez-moi de ne pas vous livrer des noms que la Justice n'a jamais connus.

« En ce temps-là, donc, le Quartier de Toulon était ouvert. Je veux dire que les femmes, comme encore dans certaines ruelles du Vieux-Port, à Marseille, se tenaient sur le seuil des portes, dès cinq heures du soir, à demi-nues, et interpelaient les passants. Vers huit heures, la foule était si dense qu'il fallait jouer des coudes pour se livrer passage. Il y avait bien alors un millier de femmes, dont près de la moitié était composée d'Espagnoles et d'Italiennes. Pas une maison, pas une chambre du Quartier qui ne fût consacrée aux jeux de l'amour vénal. Et, sur tout ce grouillement, le chant des violes et des accordéons. Bien entendu, le « milieu », le milieu d'avant guerre, celui des vrais souteneurs, des vrais « hommes », régnait en maître sur ce cloaque. Pas une femme qui n'eût son ruffian. Et les hommes dont je vous parle

Barbe ; Violette, enfin, Violette-la-Corse, pour les beaux yeux de laquelle cinq de ses amants s'entre-tuèrent, qui se battait elle-même comme un homme, et dont la mort provoqua, au Quartier, le plus beau feu de joie qu'on ait jamais allumé... »

Pour la dixième fois, peut-être, de la soirée, le disque du *pick-up* claironnait le refrain, adopté d'enthousiasme par tous les ports de France, des *Gars de la Marine*.

Quand une fille vous chagrine,  
On se console avec la mer...

Mon compagnon vida son verre. Tant de fantômes s'étaient dressés entre lui et moi que je n'osais troubler le rêve qui l'emportait peu à peu vers ce passé trouble et dont chaque minute, chaque mot, ressuscitait les images violentes.

— Et maintenant ? me décidai-je. Maintenant ? Tout est apaisé, tout est remis en ordre ? On n'assassine plus au Quartier Réservé ?

— Vous trouvez qu'il n'a pas assez causé de malheurs ? En 1922, la Police d'État

Nombreux étaient ceux qui avaient le visage hâlé. Longtemps, sans doute, ils n'avaient eu que la mer sous leurs pieds et que le ciel au-dessus de leur tête. Le pavillon de leurs navires avait flotté dans le ciel de Constantinople, devant les côtes de Syrie ou autour des Antilles. Leur peau s'était tannée au soleil des ports africains ou des villes asiatiques. Puis Toulon, un soir, leur était apparu, dans la lumière dorée du couchant, avec les villas blanches de sa banlieue, les hautes maisons grises de la rade, dressées devant les pentes rocaillieuses de l'Estérel, et les cheminées et les tourelles de l'Arsenal.

Toulon ! Dès que les chaloupes avaient accosté le quai, de quel attrait nouveau ne s'était-il pas coloré, ce quartier de la ville dédié au plaisir, dont de trop longs rêves avaient, au loin déjà, transfiguré les musiques, les alcôves, les parfums et les volets clos.

C'est le quartier du « Chapeau Rouge ». Il tient ce nom d'une de ses maisons qu'habitait jadis un cardinal. Il n'est pas très éloigné du port et il côtoie le marché du Cours Lafayette où, tout le jour, de bruyantes commères s'affairaient devant les étalages. D'anciens remparts se bornent au nord comme à l'est. Mais, silencieux l'après-midi comme un cimetière, il ne s'éveille que le soir aux premières ombres du crépuscule.

Alors, les enseignes, une par une, s'allument comme les feux d'une fête foraine et dessinent, sur le fond obscur des vieux immeubles aux fenêtres grillagées, une ornementation fulgurante. Les pianos mécaniques dévident, avec des soubresauts, leurs très vieilles rengaines. Les phonos entrent à leur tour dans le concert et les accordéons se répondent, à travers les volets clos, comme de longs échos plaintifs.

Toutes les romances, toutes les chansons qui ont bercé, au large, les son-

nes et de

est venue et, avec elle, un homme qui jura de purger le Quartier jusqu'à son dernier abcès.

M. Blanc. Il arriva là comme la foudre et frappa si fort que le Quartier faillit en rendre son âme maudite. On raffa systématiquement. Un flot d'agent coula, chaque soir, dans les vieilles rues. On boucha l'huis des maisons, et des grilles de cloîtres furent dressées devant les volets clos. Les femmes ne prennent plus les bras des matelots, mais les attendent derrière l'unique issue réglementaire des maisons. Il y avait avant la guerre mille femmes. Il y en a aujourd'hui deux cents pour vingt trois « maisons ». Le Quartier est désormais nettoyé, expurgé, surveillé. La sécurité y est complète. Mais son libérateur, le chef de la Police d'État, n'est plus là. Peu après sa victoire sur le Quartier, il tomba sous les balles du bandit Deval.

Mon compagnon d'un soir se leva. Je le suivis. Nous retrouvâmes, dehors, la nuit parfumée qui sentait la vanille et le thym.

— Le « milieu », voyez-vous, a déserté le Quartier. Les souteneurs occupent maintenant quelques bars de la ville, d'où ils surveillent plus à l'aise le trafic de leurs femmes. La marine, elle aussi, a changé de visage. Le service d'un an envoi ici des jeunes gens qui savent le prix d'une faiblesse. Cela n'empêche que certains amènent avec eux des filles de leur pays, qu'ils placent ici comme servantes dans les bars. L'idylle est de courte durée. La servante, pour augmenter son gain, se prostitue. Repérée, prise mise en carte, elle monte au Quartier Réservé où le matelot la retrouve. Mais la police a aujourd'hui des moyens d'investigation qu'elle n'avait pas jadis. Signalé, le matelot est déplacé. Les idylles au Quartier sont moins périlleuses, mais moins durables. Quand le Quartier était ouvert, on ne savait pas ce qui s'y passait. Maintenant qu'il est fermé, il n'y a plus de secrets et les passions y sont en veilleuse.

« Dans cette paix sournoise, la nouvelle d'un drame n'en est que plus surprenante. De mon temps, un meurtre au Quartier passait presque inaperçu. Aujourd'hui, qu'un ténancier de maison soit tué mystérieusement, sans que son agresseur soit découvert, comme celui du *Beau Soleil* ; qu'un tirailleur soit tué dans un estaminet, comme le *Sénégalais de Chez Odette*, ou qu'un matelot jaloux tue un camarade, pour une rivalité de femme, comme le matelot Simon, condamné récemment à vingt ans de bagne, on se demande si l'âme maudite du vieux Quartier ne s'est pas soudain ramassée comme un feu qui, docement, couvait sous la cendre... »

« Et, au fond, qui sait ? »

Nous descendîmes vers les quais. Las de leurs voyages, les croiseurs dormaient sur l'eau huileuse et moirée de la rade. La lune, dans son plein quartier, argentait leurs tourelles et leurs mâts. Sous l'air frais du large, je sentais se dissoudre enfin les traînées fantômes du vieux Quartier pacifié.

Marek MONTARRON.

Reportage photographique  
Pierre LAGARRIGUE



Après les manœuvres et les croisières de juillet, l'escadre est revenue en rade. Et les hommes en bordée vont retrouver celles dont le souvenir berça leurs rêves.

Amours d'une heure ou de plusieurs nuits, les passions sont de courte durée et le Quartier n'a aujourd'hui plus de secrets.

avaient, sur l'honneur, sur la parole donnée, d'autres principes que les pâles barbillons de nos jours. Aussi, le couteau et le revolver sortaient aussi facilement des poches qu'une allumette. Pour un rien, il y avait un gars étendu sur le carreau. On se serait fait tuer sur place plutôt que de livrer à la police accourue le secret de la rixe. Les choses s'aggravèrent encore quand se forma une bande, demeurée célèbre sous le nom de « la Bande de l'As de Pique ». Tous des Corses, des Parisiens ou des Bretons, engagés ou rengagés à l'infanterie coloniale et qui, par mesure disciplinaire, restaient en dépôt à Toulon. Ils s'étaient groupés sous le signe de l'As de Pique, tatoué à l'encre bleue entre le pouce et l'index. Et certaines femmes du Quartier, dont ils étaient devenus les souteneurs, s'étaient fait marquer le même signe entre les seins. Ce fut alors une série de rixes, de règlements de comptes sanglants, sans compter les agressions sans nombre que les coloniaux pratiquaient contre les passants atardés, de l'autre côté des remparts. La police — il y avait alors quatre agents et un brigadier — ne pouvait que ramasser, à l'aube, les victimes de cette bande farouche qui se dispersa à la veille de la guerre.

« Il y avait également, parmi les hommes des équipages, de rudes gars qui ne reculaient pas devant la bagarre, et je vous laisse à penser ce que l'amour d'une femme du Quartier pouvait déclencher de combats sans merci.

« Je vous disais tout à l'heure que nombreux furent ceux qui payèrent d'un exil en Guyane ces heures véhémentes et passionnées. Vous citerai-je les frères Bour, dont l'un d'eux trouva récemment la mort au bagne dans de troubles circonstances ; Agustini, qui, pour avoir tué un artilleur, finit ses jours aux travaux forcés ; Pivoine, une terreur de l'époque, qui s'évada des « durs » pour venir, ici, déguisé en curé, tuer un rival, et qui, condamné à mort, puis gracié, s'évada à nouveau pour devenir un des tôleurs les plus huppés de l'Argentine, et tant d'autres dont les noms pourraient être gravés sur une sorte de livre rouge du Quartier Réservé !

« Et les femmes, dont les exploits ont défrayé la chronique de cette extraordinaire époque ? Comment choisir parmi tant de noms qui me remontent en mémoire : Marie Gulbaud ; la grosse Julie ; Cléo, qui tua son homme le jour de ses noces ; « l'Artilleur », qui existe encore et qui fut surnommée ainsi un jour de Sainte-

# GRANDS PROJETS

## La résurrection de l'affaire Navarre



L'auto alla s'abîmer contre des rochers et l'accident déclencha la fugue fameuse de Christian Navarre.

Saint-Nazaire (de notre correspondant particulier).

« Nous apprenions, dans la soirée du 9 août, que les frères Navarre avaient été vus à Saint-Nazaire. Le lendemain matin seulement, au moment où Christian allait comparaître devant le juge d'instruction, à neuf heures, au Palais de Justice, nous pouvions les joindre. M. Roger Navarre nous a montré l'endroit exact qui précède le lieu de l'accident. »

« Remarquez le virage. La route a l'air de continuer toute droite. Il est certain que, depuis son accident du 27 juin, à Vendôme, Christian en état d'amnésie, c'est-à-dire n'ayant pas la plénitude de ses facultés, a pu croire que la route continuait devant lui. Et la bouée que nous voyons juste en face possède un feu rouge qui a pu être pris pour le feu arrière d'une automobile. Quelqu'un qui ignore la route pouvait facilement se tromper. Roger Navarre a comparu le lendemain, mercredi, devant le juge d'instruction. Toute l'affaire a été évoquée. »

« On se rappelle la thèse des Navarre. »

« Depuis le 27 juin, Christian a perdu la mémoire. »

« Il accorde des augmentations au personnel pour peu que celui-ci en réclame ; il se fiance, lui qui a une sainte horreur du mariage ; puis, arrive la disparition toujours due à cette fâcheuse amnésie. On le retrouve ; il est fou. Il renait à la raison dans un asile d'aliénés où son cas est vivement discuté. »

« Dès sa disparition, Roger Navarre, par l'entremise d'un agent d'affaires parisien, faisait demander aux compagnies d'assurances ce qu'elles comptaient faire. »

« C'était une simple formalité, nous confie le jeune industriel ; la police faisant connaître que, si un accident n'était pas déclaré dans les 48 heures, le bénéfice du contrat disparaissait. Quand Christian est revenu, les compagnies ont crié à l'escroquerie ; bien à tort, puisqu'on ne leur avait rien demandé ; elles ont réclamer des expertises médicales. »

« Je n'ai pas accepté à moins d'être inculpé. Inculpé, je pouvais me défendre, attendre le non-lieu qui s'impose et réclamer aux compagnies les dommages-intérêts que justifie l'énorme préjudice qu'elles m'ont causé... »

\*\*\*

« Nous avons frappé à une autre porte et nous avons entendu »



Comme Christian (à gauche) se rendait chez le juge, son frère Roger (à droite) tint à l'accompagner.

un autre son. M. Lelièvre, homme charmant, magistrat subtil, s'est mis à rire à notre question :

« Est-il vrai que les Navarre ont été inculpés sur leur demande ? »

« Quelle plaisanterie ! Mon prédécesseur, M. du Penhoat, qui a organisé ses dossiers d'une façon merveilleuse avait discerné son inculpation dès août. Lorsqu'on a voulu faire l'expertise médicale, Roger »



C'est M<sup>e</sup> Garçon qui assurera sa défense.

s'est rebiffé parce que l'interrogation de première comparution n'avait pas été passée. « Je tiens, écrivit-il, à ce que les choses soient faites régulièrement. » Nous lui avons fait subir cet interrogatoire qui nous a retardé sensiblement et qui n'était d'aucun intérêt à ce moment-là ; mais l'inculpation existait. Donc, si les Navarre se plaignent de la longueur de leur affaire, qu'ils s'en prennent d'abord à eux-mêmes. »

« Et, vraiment, n'ont-ils rien réclamé aux assurances ? »

« Si, si. Par une lettre du 27 juillet de leur contentieux qui est très explicite et qui demande le versement. Par la »

suite, le contentieux, un peu gêné par le développement de l'affaire, a prétendu que cette lettre était du modèle courant qu'ils employaient pour signaler les accidents aux compagnies ; mais les termes sont néanmoins formels. »

D'autre part, nous nous sommes renseignés sur la situation financière des Navarre. A les en croire, elle était merveilleuse : leur entreprise d'enseignes lumineuses suivait une cadence accélérée. Les faits, les précisions mathématiques, l'étude des bilans et des comptes de banque ne s'accordent pas avec ce mirifique récit. »

L'inspecteur Prinborgne, qui a étudié cette affaire avec minutie, a vérifié les comptes du père et de Roger Navarre à la succursale de Tours du Crédit Lyonnais. Les chiffres sont élogieux. »

Jusqu'au 10 septembre 1930, le compte du père est nul ; à cette date, la compagnie d'assurances « La Protectrice », verse à son crédit 135.607 fr. 50 pour l'incendie d'une partie des locaux de l'entreprise. Cet apport a du reste fondu en quelques mois. Sur le compte de Roger, le 10 avril 1931, on voit à son crédit, 104.947 fr. 50, payés par la compagnie « L'Urbaine », le jeune homme s'étant coupé l'index droit. Ce crédit a le même sort que le précédent et, en quelques mois, il est réduit à sa plus simple expression. »

« On sait que, à la suite de l'incendie, une instruction avait été ouverte, les circonstances paraissant suspectes ; en effet, le feu provenait d'un poêle qui n'était jamais allumé... »

« La compagnie avait payé, faute de preuves ; mais, chez les assureurs, la méfiance régnait. Aussi quand, dans l'été de 1931, Roger veut s'assurer sur la vie, un des assureurs qu'il pressent refuse-t-il. »

L'agent d'une autre société est moins méfiant. Il est vrai que le père lui avait dit que l'affaire des jeunes gens était florissante, et que le chiffre annuel atteignait le million. »

« On assure donc les deux frères, l'un au bénéfice de l'autre. En cas de mort naturelle, le survivant touchera 500.000 fr. Si la mort est violente, 500.000 francs s'ajouteront encore à cette somme, formant le million. »

« Les pourparlers commencent ; le 13 juin, le contrat est signé ; quelques jours plus tard, c'est l'accident. »

\*\*\*

« Quel sera l'épilogue ? Les experts-aliénistes, sur qui repose en partie le sort de l'affaire — l'accident est-il une machination et la folie de Christian un « truc » d'escroc ? — ont fait une réponse de »

Normand. Savourez leurs conclusions prudentes : »

« Rien n'autorise à penser que Christian se soit trouvé en état de démence ou de suggestion, mais, si la simulation ne peut être scientifiquement affirmée, rien cependant ne permet d'en écarter l'hypothèse avec certitude. »

\*\*\*

D'autres psychiatres, également estimables, ont conclu à la réalité des troubles démentiels. Alors ? »

« Alors, ce sera entre M<sup>e</sup> Maurice Garçon, qui, au contact du Diable, a pu mettre mille tours dans son sac, et le juge d'instruction de Saint-Nazaire, une joute serrée... »

\*\*\*

« Juste avant le lieu de l'accident, la route tourne à angle très aigu. »

« Comme Christian (à gauche) se rendait chez le juge, son frère Roger (à droite) tint à l'accompagner. »

« Normand. Savourez leurs conclusions prudentes : »

« Rien n'autorise à penser que Christian se soit trouvé en état de démence ou de suggestion, mais, si la simulation ne peut être scientifiquement affirmée, rien cependant ne permet d'en écarter l'hypothèse avec certitude. »

\*\*\*

D'autres psychiatres, également estimables, ont conclu à la réalité des troubles démentiels. Alors ? »

« Alors, ce sera entre M<sup>e</sup> Maurice Garçon, qui, au contact du Diable, a pu mettre mille tours dans son sac, et le juge d'instruction de Saint-Nazaire, une joute serrée... »

René GEOFFROY.

9 volumes in-4° reliés.

15 MOIS DE CRÉDIT

Rien à payer d'avance

pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

PAR GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACE TOUTES LES PÉRIPÉTIES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

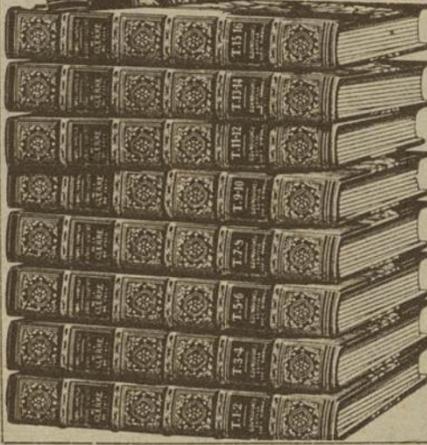
ABONDamment illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTIEREMENT ACHÉVÉ ET LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes 0<sup>m</sup>25 x 0<sup>m</sup>32, luxueusement reliés vert-amine, attribués or aux dos, têtes dorées. 60 fr. PRIN : 900 fr., réglables par mensualités de au comptant : 850 fr. (f<sup>o</sup> en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE



BULLETIN à envoyer copié ou signé

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>

Veillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol. reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

SIGNATURE :

20 BEAUX volumes élégamment reliés



25 FRANCS par mois rien à payer d'avance

COLLECTION "L'AVENTURE"

Les plus beaux romans criminels et d'aventures, policiers et mystérieux.

A TRAVERS LES STEPPES GLACÉES DU CANADA, MARINS, NAVIRES, OCÉANS TÉNÉBREUX, LES BAS-FONDS DE LA CHINE, etc.

Drame, Passion, Astuce, Châtiment

TITRES DES 20 VOLUMES RELIÉS :

LOUIS CHADOURNE... Le Maître du navire.	JACK LONDON..... Gros-Blanc.
CURWOOD..... Le Piège d'Or.	..... L'Aventureuse.
..... Les Cœurs les plus Farouches.	..... Belliou La Fumée.
..... Nomades du Nord	..... Belliou et Le Courtaud.
..... Le Bout du Fleuve.	E. PUJARNISLE..... Le Bonze et le Pirate.
DANIEL DE FOE..... L'Étonnante Vie du Colonel Jack.	MAURICE RENARD... Le Péril Bleu.
JULIEN GUILLEMARD. Le Mystère de l'Oiseau-Noir.	G. REVAL..... La Tour du Feu.
RIDER HAGGARD.... (She) Elle.	J.-H. ROSNY JEUNE. La Contrée aux Embûches.
LARS HANSEN..... Aux Prises avec le Spitzberg.	R.-L. STEVENSON... Les Nuits des Iles.
	..... Les Méaventures de John Nicholson.
	NIGEL WORTH..... L'Homme du Coffre.

Un ensemble de chefs-d'œuvre du genre, choisis spécialement pour les lecteurs de DÉTECTIVE.

Les 20 volumes reliés, franco en France et Afrique du Nord : 380 francs, payables

25 FRANCS par mois ou au comptant 340 francs.

Notice illustrée gratis sur demande.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, Paris-6<sup>e</sup>

Veillez m'adresser, franco, la Collection "L'Aventure", 20 vol. reliés, 380 fr., que je paierai 25 fr. par mois et 30 fr. le dernier mois. Ou au comptant : 340 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et prénom \_\_\_\_\_

Profession \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

SIGNATURE :

**D**EUX hommes discutent au coin d'une rue déserte. On ne voit, sous la lueur jaune du réverbère, que leurs visages pâles et leurs lèvres serrées. Leurs épaules se frôlent. Leurs bras, collés aux hanches, ont d'étranges frémissements. Et puis, soudain, sans que le ton de la discussion se soit élevé, sans que les muscles des visages tendus l'un vers l'autre aient tressailli, l'un d'eux a simplement retiré une main de sa poche. L'arme est à peine apparue. A peine un éclair d'acier à la hauteur de la ceinture. Mais un claquement sec a déchiré l'angoissant silence. L'un des hommes, le visage contracté, vacille un instant, puis s'écroule sans un cri. La scène est si rapide, si soudaine qu'aucun des témoins n'a le temps d'intervenir. Quand les passants se ressaisissent, il n'y a plus, allongé sur le sol, qu'un homme dont un peu de sang colore la chemise, et qu'une ombre fuyante rasant, là-bas, les murs.

On s'empresse autour du blessé. On hèle un taxi. Des agents alertés accourent et, tant bien que mal, font reculer le cercle de la foule. Alors, tandis que l'auto emporte le moribond vers l'hôpital, quelqu'un murmure en machonnant une cigarette :

— Règlement de comptes !  
Et ces mots semblent tomber là comme une sèche oraison funèbre sur celui qu'on vient d'emporter.

Il y avait peu de monde, l'autre jour, vers deux heures de l'après-midi, au coin de la rue Muller et de la rue Paul-Albert, lorsque Jean-le-Tatoué, qui discutait depuis un moment avec un individu à casquette claire, tournoya



Pour quelques robes, dont certaines furent retrouvées dans la chambre de Jean-le-Tatoué (à gauche), et qu'il avait achetées à Marinette Nicol, la maîtresse de Oudart (à droite), ce fut entre les deux rivaux le tragique règlement de comptes.

# RÈGLEMENT DE COMPTES



Celui qui venait de faire feu remit tranquillement son arme dans sa poche et, sans être inquiété, s'enfuit à toutes jambes par l'escalier de la rue Paul-Albert.

ainsi, tout à coup, sur lui-même, puis vint s'écrouler sur la chaise du petit café s'ouvrant sur l'angle des deux rues.

Celui qui venait de faire feu regarda un instant sa victime se tordre de douleur, replaça avec tranquillité son arme dans sa poche, puis, voyant apparaître aux fenêtres des immeubles voisins les visages inquiets des personnes qu'avait attirées la détonation, il s'enfuit à toutes jambes par l'escalier de la rue Paul-Albert.

Sur la chaise où il s'était trainé, Jean-le-Tatoué se tenait le ventre à pleines mains. Son visage grimaçait de douleur. On le vit, dans un suprême sursaut d'énergie, tenter de rassembler ses forces et de se redresser. Mais sa pâleur s'aviva. Ses mains affolées cherchèrent un appui. Puis il s'écroula sur le sol.

Les témoins de cette scène soudaine et brutale, que cette muette tragédie avait figés sur place, s'approchèrent. L'homme à terre gémissait doucement, en murmurant :

— Il m'a tué.  
Un des passants brisa la glace de l'avisé de « Police-Secours ». Un autocar bourré d'agents arriva rue Muller. Jean-le-Tatoué, qui avait reçu une balle dans le dos, fut hissé sur une voiture et conduit d'urgence à Lariboisière. Il y succombait en arrivant sans avoir pu livrer le secret de sa mort.

— Règlement de comptes, dit quelqu'un.  
M. Loudet, secrétaire du commissariat de Clignancourt, qu'assistaient dans sa tâche délicate les inspecteurs Lelièvre et Gribois, de la P. J., examinait les renseignements recueillis sur la victime, quand deux hommes demandèrent à lui parler.

— Nous sommes, dirent-ils, deux amis de Jean-le-Tatoué qui a été tué, hier, vers deux heures de l'après-midi. Nous le connaissions bien, car il nous hébergeait dans sa chambre de la rue de l'Orillon. Jean-le-Tatoué, de son vrai nom Jean Alban, exerçait, comme nous, la profession de camelot. Il vendait des cartes postales, au hasard de l'actualité. Vous avez pu trouver dans ses valises des photos de coureurs cyclistes. Il les vendit, le long des routes, à l'époque du Tour de France. Des photos du Président Lebrun. Il les offrit, l'autre jour, à Longwy, à l'occasion de la cérémonie d'inauguration du monument de la Défense. C'est vous dire que Jean se déplaçait souvent et c'est en revenant de Montélimar, vendredi dernier, qu'il nous présenta une certaine Marinette qu'il avait rencontrée là-bas et qu'il ramenait avec lui à Paris. Cette fille, qui n'est pas laide, avait, à son arrivée à Paris, l'aspect assez misérable. Jean lui acheta des vêtements, la conduisit chez le coiffeur, et, l'ayant ainsi en quelque sorte remise à neuf, il l'emmena dîner rue aux Ours, puis la ramena à l'hôtel. Ils passèrent ainsi la nuit, puis la

journée de samedi ensemble. Puis, le soir, comme il allait garer son auto, il la pria de l'attendre dans la rue. Quand il revint, Marinette avait disparu. L'oiseau s'était envolé ! Jean nous annonça cette nouvelle en haussant les épaules, puis partit le lendemain dimanche en voyage. Il revint lundi et comme il se promenait, le soir, boulevard Rochechouart, voilà qu'il tombe sur Marinette en train de racoler les passants. Prise d'une crainte subite, la fille se sauva et entra au café du numéro 58. Il y avait là un jeune homme en complet clair, près duquel Marinette se réfugia en désignant, peureuse, Jean qui entra : « Tu vois, c'est le type dont je t'ai parlé... »

A ce point du récit, les enquêteurs, sentant bien qu'ils touchaient le nœud du drame, redoublaient d'attention.

— Et alors ?  
— Alors, Jean et le type se présentèrent. Tout, paraît-il, se passa très correctement, très pacifiquement :

« — C'est moi qui ai amené cette gosse à Paris, dit Jean.

« — Je le sais.

« — Elle a disparu, un soir. Je la retrouve avec toi. C'est bon. Je ne dis rien, à condition que je sois indemnisé de l'argent que j'ai dépensé pour elle. Je t'ai nippée, je t'ai nourrie... Tout cela fait des frais qui doivent m'être remboursés.

« — Bon, combien ?

« — Cinq cents francs.

« — Je ne les ai pas sur moi, mais je te les verserai au début de septembre quand j'aurai touché ma pension de réformé militaire à cent pour cent.

« — Alors, en attendant, rends-moi les fringues.

« Jean nous raconta qu'il accompagna, le soir même, l'inconnu dans sa chambre d'hôtel et qu'il se fit rendre la robe de Marinette. Mais il s'aperçut qu'il manquait quelque chose. Il revint à la charge, réclama l'argent pour le lendemain, et prit, pour deux heures de l'après-midi, rendez-vous avec son rival au café de l'Entr'acte, boulevard Rochechouart. Que s'est-il passé ? Nous ne le savons pas. Mais il est bien probable que ce rendez-vous fut fatal à notre camarade... »

Ainsi, peu à peu, les policiers débrouillaient les fils mystérieux du tragique règlement de comptes et discernaient son enjeu.

L'enjeu ! Une misérable fille, ramassée sur le trottoir d'une ville de province. Certes, on n'avait pas recueilli de mauvais renseignements sur le compte de Jean-le-Tatoué, son protecteur, bien qu'il eût à son casier judiciaire une condamnation à deux mois de prison pour complicité de vol. Ses voisins l'avaient représenté comme un garçon correct et jovial, vivant avec courage de son métier de camelot. Mais pourquoi avait-il ramené

avec lui, à Paris, cette fille perdue ? Voulait-il, en la parant des pieds à la tête, en faire seulement sa compagne, ou songeait-il, pour son profit, à lui faire prendre le triste chemin du trottoir ?

On demeure troublé, en tous cas, devant l'insistance avec laquelle il réclama, dès qu'il rencontra son rival, le remboursement de l'argent dépensé. Etrange marché ! Marinette a préféré un autre maître, soit. Mais que les frais engagés pour elle soient remboursés. Strict raisonnement d'un homme d'affaires qui cède à un autre la succession d'une entreprise et qui ne songe pas que trop de logique peut conduire à la mort.

Les inspecteurs Lelièvre et Gribois ne mirent pas longtemps à retrouver les deux autres personnages du drame.

Elle, Marinette Nicol, continuait à racoler. Lui, un certain Stéphane Oudart, jeune dévoyé de vingt-quatre ans, rôdait, boulevard Rochechouart, autour du bar de l'Entr'acte, quand les policiers l'appréhendèrent. Il n'avait point, son coup fait, songé à fuir. Mais on trouva, glissée entre la ceinture et le ventre, l'arme même qui avait tranché le règlement de comptes.

Il nia tout d'abord, avec énergie, exhibant un titre de pension militaire à cent pour cent. Mais on sut le convaincre que toute résistance était vaine. Un témoin l'avait bien vu, ce mardi 23 août, au bar de l'Entr'acte, vers une heure et demie de l'après-midi, avec Jean-le-Tatoué. Tous deux discutaient paisiblement. Voyant que les choses allaient s'arranger, l'homme qui accompagnait le camelot s'éloigna, rassuré.

— Et après ?  
— Après, avoua Oudart, nous sortîmes. Comme je n'avais pas les cinq cents francs qu'il me réclamait, il se mit en colère. Nous montâmes la rue Sevestre. Devant le square Saint-Pierre, il voulut heler un taxi pour que l'explication eût lieu au Bois. Je refusai. Il s'emporta. Dans l'escalier de la rue Paul-Albert, il s'écria : « Il faut alors que l'un de nous reste sur le carreau ». Je le vis mettre la main à la poche. Je pris peur. Je sortis mon revolver et je tirai... Je rentrai ensuite à ma chambre de la rue d'Orsel. Marinette m'y attendait. Je lui avouai ce que je venais de faire. Je ne croyais pas l'avoir mortellement blessé.

Tandis qu'on l'emmenait au Dépôt, on perquisitionnait dans la chambre du meurtrier.

On y trouva surtout des lettres de femmes. « Monsieur, j'ai lu votre annonce... Je m'offre à consoler votre cafard, etc... »

De quels règlements de comptes, ces naïves amoureuses n'eussent-elles pas été l'enjeu ?

M. LECOQ.



La patronne du café raconte comment elle vit Jean s'affaler sur une chaise de la terrasse.



Stéphane Oudart fut ramené dans la chambre de la rue d'Orsel où il avait vécu avec Marinette.



Les deux enfants d'Aubert, Victor et Elvire, qui ne sont âgés que de quatre et de deux ans, sont soignés par une voisine dans la maison abandonnée de Momignies.



C'est à Montceau-Imbrechies que j'ai pu rencontrer Elise Burniat.

C'était à Montceau-Imbrechies. Il fallait aller jusqu'au bout du village, au lieu dit les Triens. J'y trouvai Elise...

Des paysans m'avaient accompagné. Nous entrâmes dans la maison. Elise me regardait sans terreur. Selon l'habitude du pays, elle tira une bouteille de bière de l'armoire, sortit des verres.

J'hésitai à poser des questions. Un bûcheron, d'une grosse voix, facilita ma besogne. Et j'assistai à une scène incroyable. L'homme disait :

— Puisqu'il veut savoir ce que c'est que le furet du Hainaut, pourquoi ne lui chantes-tu pas la complainte de Montceau ?

Il y eut de gros éclats de rire. J'en étais gêné. Ne demandait-on pas à cette femme de chanter le crime de son ancien amant ? Elle ne balançait pas longtemps. Elise se leva. Son visage brillait étrangement sous la masse folle de ses cheveux bruns. Le croira-t-on ? D'une voix qui n'était pas sans charme, elle commença :

O l'affreux bandit,  
Dans tout le pays  
On parle de son odieux crime  
Chacun à Montceau  
Maudit le bourreau  
Qui mit la victime au tombeau.

Elle ne nous fit grâce de rien, ni du récit du crime, ni de l'appel au châtiment lancé contre l'homme qu'elle avait peut-être aimé.

La chanson naïve faisait se lever des images. Je voyais Émile Aubert, l'étrangleur insaisissable. Je voyais Adélaïde Depret, une petite vieille, « la sorcière » comme on l'avait surnommée dans le pays, la victime.

L'étrange histoire se révélait dans toute sa cruauté. J'écoutais encore...

Adélaïde Depret avait plus de soixante ans. Elle était douce, aimable, policée. Elle était pauvre.

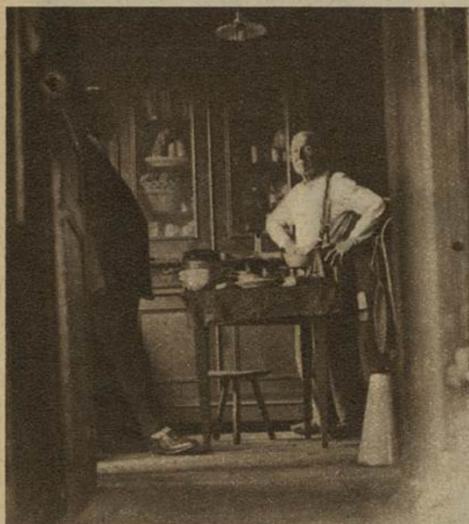
Sa façon d'implorer la charité l'avait fait appeler « la sorcière ». Adélaïde Depret allait en effet de porte en porte, non comme une mendicante ordinaire, mais comme si elle eût voulu rendre service.

— Voulez-vous que je fasse une neuvaine pour vous ? Avez-vous quelqu'un de malade dans votre famille ? Êtes-vous en train de réaliser une affaire importante ? Souhaitez-vous le bonheur ? Je ferai une neuvaine auprès de la Sainte-Vierge et vous obtiendrez satisfaction.

En échange, on lui remettait quelques pièces de monnaie. La petite vieille remplissait scrupuleusement ses obligations.

Bien des bruits couraient sur le compte de l'étrange petite vieille. Elle aurait été fille du régisseur des importants domaines du comte de Beaufort. Des déceptions matrimoniales la jetèrent dans le mysticisme et la misanthropie. Elle abandonna sa famille et vint demeurer seule, d'abord à Selaignes, puis à Montceau-Imbrechies.

Une brave femme. La chanson le disait. J'apercevais par la fenêtre la toiture de sa



Le logis du père Pietre (ci-dessus) et la maison des époux Caudrelier (ci-contre, à droite) furent fouillés par « le Boxeur ».



Le brigadier Baijot, contre qui Aubert proféra des menaces de mort.

Fourmies (de nos envoyés spéciaux).

Il y a déjà trois semaines que gendarmes et douaniers belges traquent Émile Aubert, dit le Boxeur. Mais la forêt n'a pas de secrets pour cet homme. Pratiquant la fraude, il connaît tous les passages habituels des contrebandiers, les cachettes où, en cas d'alarme, ils peuvent se dissimuler.

Jusqu'ici, il a toujours réussi à franchir les barrages des gendarmes. Il faudrait mobiliser toute la police du royaume pour le capturer.

Sera-t-il dit que l'assassin de la Sorcière de Montceau-Imbrechies demeurera impuni ?

■ ■ ■

Cependant, on l'a vu l'autre jour. C'était un soir, à neuf heures. Lassés par une journée de recherches à travers bois, où les fourrés épineux retardaient leur marche, à travers champs, sous la pesanteur d'un soleil torride, les gendarmes de Momignies venaient de quitter le bois de la Galoperie.

Comme ils parvenaient à l'orée du bois, ils aperçurent, à trente mètres devant eux, un passant qui marchait d'un pas rapide.

— C'est lui, murmura l'un des policiers.

En effet, c'était bien Émile Aubert. Ils reconnaissaient sa carrure massive, son torse d'athlète de foire, surmonté d'une petite tête aux contours brutaux. La faim, sans doute, l'avait chassé hors du bois. Il devait avoir l'intention de gagner Beauwelz, afin de s'y ravitailler.

— Halte ! Halte ! cria le gendarme Lessire.

L'homme se retourna brusquement. Il vit le groupe de gendarmes, les uniformes aux écussons rouges, les canons brillants des revolvers. Il se mit à courir. Il atteignit la route de Momignies à Anor, qui passait en contre-bas d'un champ de blé. Il disparut soudain.

A leur tour, les poursuivants parvinrent au sommet du talus. Aucune trace du bandit. A droite, sur la hauteur, le village de Beauwelz groupait autour de son église la masse étagée de ses maisons grises; à gauche, des champs déserts, en face un immense étang, dormant sous sa parure de nénuphars et de roseaux.

Un paysan passait sur le chemin. Les gendarmes l'interpellèrent :

— Où est passé le Boxeur ?

Il eut un air étonné.

— Je n'ai vu personne !

Pendant plus d'une heure, ils fouillèrent les abords de l'étang, battirent les fourrés. La nuit était venue. La tête basse, ils reprirent leur route vers Momignies.

J'appris, plus tard, par ses amis, que le bandit, pour échapper à la police, s'était jeté au milieu des roseaux. Lorsqu'il avait entendu les pas des gendarmes se rapprocher, il s'était accroupi dans la boue. La vase lui montait jusqu'au cou. Avec le crépuscule, il avait dû souffrir des piqûres de moustiques. Mais il n'osait faire aucun geste, dans la crainte d'attirer l'attention des policiers.

Lorsque ceux-ci s'en furent allés, il attendit plus d'une heure avant de sortir du marais. Il craignait une embuscade.

Des paysans le rencontrèrent, à la nuit pleine, comme il disparaissait dans un sentier perdu.

— Ils ne m'auront pas de sitôt, leur cria-t-il. Il me faut trois têtes encore : celle du brigadier de la douane Baijot, mon ennemi mortel; celle de ma femme qui m'a trompé; celle de ma maîtresse Elise Burniat, qui m'a dénoncé à la police.

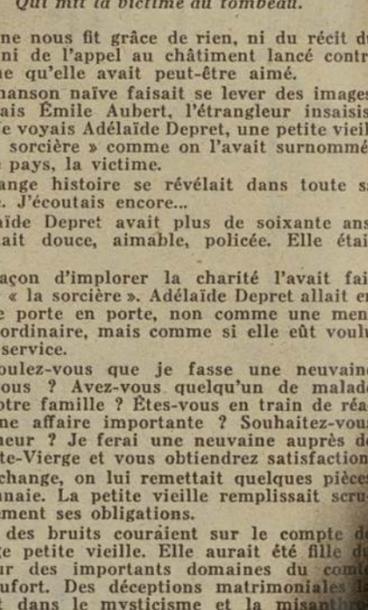
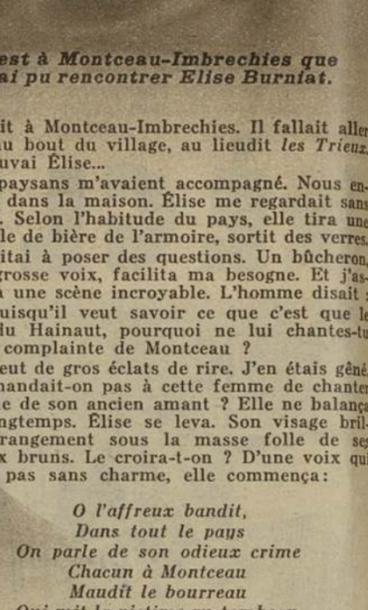
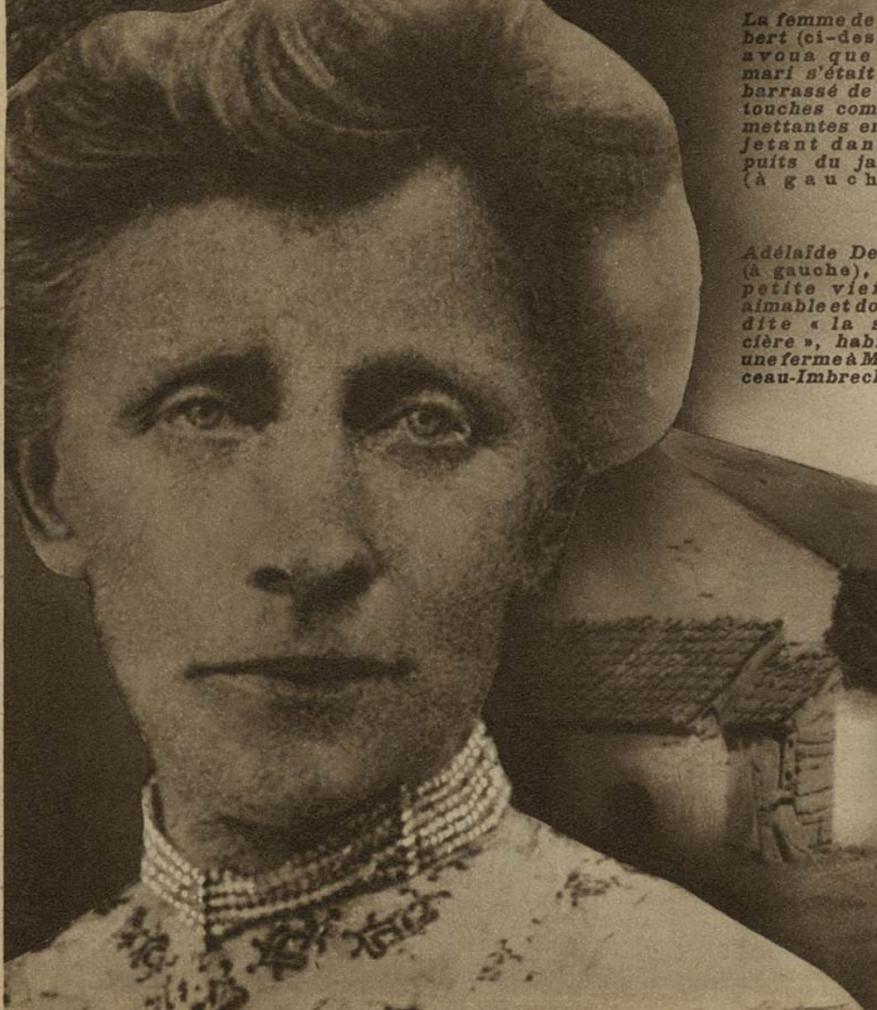
La « sorcière »

Ce fut vers ce temps-là que j'arrivai dans le pays. J'y cherchais l'étrangleur. On me montra la maison de sa maîtresse.



La femme de Aubert (ci-dessus) avoua que son mari s'était débarrassé de cartouches compromettantes en les jetant dans le puits du jardin (à gauche).

Adélaïde Depret (à gauche), une petite vieille, aimable et douce, dite « la sorcière », habitait une ferme à Montceau-Imbrechies.



en contre-bas. Les volets en étaient fermés...  
 La paysanne ayant terminé s'assit.  
 — Alors c'est là ? dis-je en montrant la maison.  
 Elle se tut, mais un paysan m'expliqua :  
 — Oui, c'est là. Un matin on l'a trouvée morte, étranglée, on l'a trouvée par hasard. C'était un jour où, selon la coutume, on allait en porte en porte proposer aux gens du village les morceaux d'un porc tué la veille. La porte ne s'ouvrit pas aux appels. On la poussa. On aperçut dans la maison des malles évanouies, des armoires ouvertes fouillées, un monceau de paperasses sur le plancher et, sur le pas de la porte, un corps rigide à demi recouvert par les tapis, celui de Marie-Adélaïde Depret, « la pauvre »...  
 La pauvre vieille avait peut-être prévu son sort. Sur la table, il y avait un cahier. Elle y avait inscrit tous les événements quotidiens. On pouvait lire sur une page :  
 « J'ai rencontré, aujourd'hui, deux gendarmes. Ils m'ont demandé où je cachais mon argent et m'ont dit de me méfier... »  
 J'interrogeai encore :  
 — Comment a-t-on découvert que le *Boxeur* était le meurtrier de Mme Depret ?  
 — Élise, qui jusqu'ici n'avait rien dit, intervint. Elle le fit brutalement :  
 — C'est moi qui l'ai dénoncé. Je l'avais connu à Martagne-la-Grande. Nous travaillions ensemble dans une poudrerie. La semaine du crime, il est venu deux jours de suite, chez moi. Il y avait plusieurs mois qu'il n'avait pas mis les pieds aux *Trioux*. Ses visites m'ont paru suspectes.  
 — Il m'a demandé des tas de renseignements sur Mme Depret : si elle était riche ; si elle vivait seule...  
 — Il faut croire qu'il avait bien monté son coup, puisque le parquet de Charleroi n'avait pas pu trouver de preuves contre lui. On a dû le relâcher... »  
 Elle parlait avec force. Quelle secrète rancune, quelle mystérieuse haine satisfaisait-elle ?  
 — Enfin, maintenant, on est sûr que c'est lui le coupable, puisque sa femme a tout avoué...  
 Elle se tut. Son regard, à travers la fenêtre, fixait la maison de Marie-Adélaïde Depret.  
 — Il a juré de me faire subir le même sort, parce que je l'ai dénoncé. Mais je n'ai pas peur de lui... »

**En chasse !**

Je tombai, ce matin-là, sur une patrouille de gendarmes belges, au moment où elle quittait la caserne :  
 — Nous allons fouiller les bois de la Pilerie. On nous signale qu'Aubert y gîte depuis deux jours. Voulez-vous venir ?  
 J'acquiesçai. Nous partîmes ensemble, dans la fraîcheur matinale.  
 — Il court, il court le furet... me dit le brigadier, en riant. On nous le signale de tous côtés : ce matin, c'est à la Pilerie ; à midi, ce sera à Imbrechies et, ce soir, à la frontière d'Anor.

Nous nous dirigeons sur la ferme de la Pilerie. Celle-ci est bâtie au centre d'une clairière. Un ruisseau coule à quelques mètres de là :  
 — Ici, me dit le brigadier, nous sommes en Belgique : de l'autre côté de l'eau, c'est le territoire français.  
 Comme nous arrivions devant la porte de la ferme, le vieux Pietre apparut. C'était, lui aussi, une victime du *Boxeur*.  
 — Entrez, nous dit-il.  
 Nous pénétrons dans une pièce sombre où la fumée a tracé sur le mur d'étranges dessins noirs. Un désordre indescriptible règne dans la chambre.  
 — C'est par là que le voleur est entré, me dit le vieillard, en me désignant une fenêtre au fond d'un réduit. J'étais parti vers trois heures de l'après-midi. Je suis rentré à six heures. La chambre était bouleversée, les tiroirs forcés.  
 — Personne n'a rien vu, rien entendu ?  
 — Personne. Et pourtant, ce jour-là, c'était un dimanche. Il y avait du monde dans l'estaminet de Lermineau, mon voisin. On dansait devant ma porte, aux sons d'un piano mécanique... »

Il nous énuméra les objets volés. Ce qu'il regretta le plus, c'étaient les pièces d'une collection de monnaies qu'il avait réunies à grand-peine.  
 C'est d'ailleurs en voulant écarter ces pièces sur le marché de Chimay que la femme d'Aubert avait été arrêtée.  
 Nous avons repris notre chemin à travers les bois. La chaleur monte. Le feuillage des arbres n'oppose qu'un faible écran aux rayons du soleil. Le brigadier me raconte maintenant l'arrestation de Mme Aubert et ce qui s'ensuivit. Quelle imprudence, quelle naïveté que d'essayer de changer sur un marché public des pièces d'or datant du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles ? Surtout quelques jours après qu'un vol a été commis chez un homme réputé pour sa collection.  
 Emmenée à la gendarmerie de Momignies, Mme Aubert ne fit aucune difficulté pour accuser son mari. Elle en avait assez de cette vie. Un voisin lui proposait une existence meilleure. Le *Boxeur* était gênant. Puisqu'une occasion de se débarrasser de lui se présentait, pourquoi n'en pas profiter ?  
 — C'est moi, d'ailleurs, déclara-t-elle par la suite au juge d'instruction, qui vous ai écrit les lettres anonymes accusant Aubert du vol de la Pilerie et du crime de Montceau.  
 Elle donna des précisions. Son mari avait jeté les balles d'un revolver volé chez Marie-Adélaïde Depret dans le puits de leur jardin et l'arme dans un étang de la ferme Notre-Dame, à l'orée du bois de Macon. On les retrouva.  
 On dressa une embuscade auprès de la maison du meurtrier. Ce fut le propriétaire, M. Bachelar, qui fit rater l'opération.  
 Se doutant que son locataire allait être arrêté, il se rendit à sa rencontre afin de lui réclamer son terme en retard.  
 — Je vous paierai la semaine prochaine, dit Aubert.  
 — Je veux être payé immédiatement, riposta le propriétaire intéressé. La semaine prochaine... Sait-on où vous serez, la semaine prochaine ! Peut-être en prison.  
 Le bandit sursauta. Il dressa la tête. Il vit les gendarmes postés à proximité de sa maison. Il comprit qu'il avait été vendu.  
 Sans hésiter, il hondit en avant, renversa l'un des gendarmes et gagna la forêt.



Un être bizarre, aux jambes tordues, tremblant de peur, héla les gendarmes.

— On a mis la femme en prison, me dit le brigadier. Elle est inculpée de complicité. Mais c'est surtout pour éviter que le *Boxeur* ne se venge sur elle.  
 Quant aux enfants, Victor et Elvire, qui ne sont âgés que de quatre et de deux ans, un orphelinat de Namur les recueillera sans doute.  
 L'après-midi, près de l'étang de la Galoperie, nous avons rencontré les gendarmes français. Eux aussi cherchent, sur leur territoire, le meurtrier de Marie-Adélaïde. Ils nous apprirent qu'à Ohain, Aubert avait cambriolé la maison des Caudrelier. Les douaniers eux-mêmes prennent part à la chasse.  
 Comme nous remontions vers Beauwelz, nous avons croisé sur le chemin un étrange personnage, aux jambes tordues, au visage grimaçant :  
 — Je vous cherchais, brigadier. Le *Boxeur* a essayé d'entrer chez moi...  
 Il tremblait de peur rétrospective en racontant la scène survenue la nuit précédente.  
 — Je m'étais couché vers dix heures. Il y avait à peine une demi-heure que je dormais, lorsqu'un bruit suspect m'a réveillé brusquement. Je me suis levé. J'ai vu une main posée sur la fenêtre.  
 Une barre de fer se trouvait à portée de main. Je l'ai prise. Je me suis approché sans bruit et j'ai reconnu l'homme qui essayait de pénétrer chez moi ; c'était Aubert. Mais il m'a vu et s'est enfui.  
 Ce matin, j'ai trouvé le carreau démastiqué. — Aubert commettra d'autres vols et peut-être d'autres crimes, me déclara le brigadier. Il faudrait que la population de cette région le sache. Car si nous ne pouvons pas mettre la main sur le bandit, c'est parce qu'il trouve des aides dans les fraudeurs, dans ses amis, dans sa famille. Ceux-ci le ravitaillent, l'hébergent même

welz où Aubert avait été signalé, celui-ci dormait tranquillement au cimetière, au fond d'un caveau en réparation.  
 Je hasardai une question :  
 — Mais de quoi vit-il ?  
 Mon interlocuteur eut un geste vague.  
 — Oh ! il a de l'argent. Il peut se procurer des vivres. Quand le boulanger ou l'épicier passent sur la route, avec leur carriole, ils voient parfois un homme surgir d'un fossé et qui leur achète des provisions.  
 La confiance régnait maintenant entre nous. C'était à qui me fournirait le plus de détails sur le bandit.  
 — A-t-il de nombreux amis dans la région ?  
 L'homme fit un geste large, mais ne répondit rien.  
 J'insistai :  
 — On dit que ses amis — ceux de France comme ceux de Belgique — le ravitaillent.  
 Il y eut un grand silence. Tous se tassaient, les yeux fixés sur la lumière de la lampe.  
 Soudain, une porte claqua, quelque part dans la maison. Personne ne bougea. Mais, par la fenêtre, j'aperçus une ombre rapide qui traversa la zone de lumière. C'était un homme de forte carrure. Il portait un paquet sur le bras. La nuit l'absorba. Mes compagnons respirèrent plus librement, me sembla-t-il. L'étrangleur venait-il de passer ?... »

Etienne HERVIER.

Reportage photographique  
 J.-G. SÉRUIZIER.

sans se douter, peut-être, qu'ils se rendent complices du criminel.  
**Le furet du Hainaut**  
 Je voulais en avoir le cœur net. Le soir venu, je gagnai un estaminet perdu en plein bois. Un paysan me servait de guide. Lorsque je pénétrai dans la salle basse, qu'éclairaient des lampes à pétrole, un silence subit tomba sur les consommateurs attablés devant leurs chopes de bière.  
 Je sentais que j'étais un intrus. Mais mon guide expliqua ma présence, et les visages aussitôt se déridèrent.  
 Bientôt ils me firent des confidences. Je compris alors à quel point la déclaration du brigadier de la gendarmerie était vraie. Ces hommes aux visages rudes, qu'adouçissait parfois une barbe blanche, marquaient les coups dans cette lutte entre gendarmes et bandit.  
 L'un des buveurs me dit avec un gros rire sonore :  
 — Le jour où les gendarmes fouillèrent Beau-

Traqué de tous côtés par les gendarmes belges et français et par les douaniers, « le *Boxeur* » erre aux environs du village de Beauwelz où il s'est caché dans les marais pour échapper aux recherches.

**ÉTRANGLEUR**

**L'ÉTRANGLEUR**

# TUEURS DE ROIS



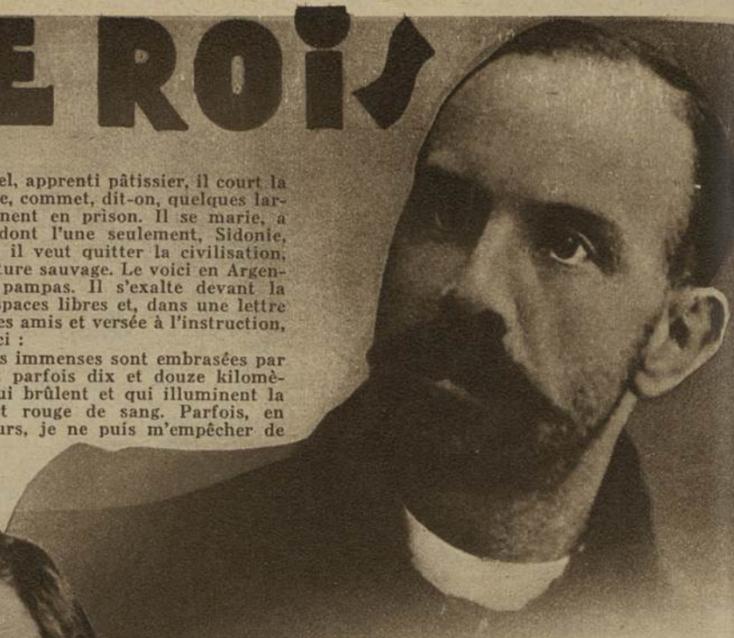
fameuse, lancée par la voix héroïco-tremblante du président Dupuis :

— La séance continue.  
A l'audience, le lanceur de bombes, Auguste Vaillant, apparut comme un jeune homme aux traits assez fins, avec une légère barbe brune, et ce regard brillant et dur qu'ils avaient tous. Il traînait sa jambe blessée par l'explosion, et l'odeur d'iodoforme de son pansement accentuait encore le caractère maladif de cet accusé.

Dès l'abord, il avait déclaré :  
— J'ai tenu à prouver à Messieurs les députés qu'ils avaient toujours une « bombe de Damoclès » suspendue au-dessus de leurs têtes.

Enfant naturel, apprenti pâtissier, il court la France, travaille, commet, dit-on, quelques larcins qui le mènent en prison. Il se marie, a deux fillettes, dont l'une seulement, Sidonie, survit. Et puis, il veut quitter la civilisation, aller vers la nature sauvage. Le voici en Argentine, dans les pampas. Il s'exalte devant la grandeur des espaces libres et, dans une lettre écrite à un de ses amis et versée à l'instruction, on peut lire ceci :

— Des plaines immenses sont embrasées par l'incendie. C'est parfois dix et douze kilomètres de large qui brûlent et qui illuminent la nuit d'un reflet rouge de sang. Parfois, en voyant ces lueurs, je ne puis m'empêcher de



## V. — A la dynamite (1)



u temps de l'anarchie militante, au temps des bombes, on vendait dans Paris des sombres chansons de ce genre :

*Dansons la Ravachole  
Vive le son, vive le son  
Dansons la Ravachole  
Vive le son  
D'explosion !*

Ravachol ! Auguste Vaillant ! Emile Henry ! Bombe boulevard Saint-Germain, bombe rue de Clichy, bombe au restaurant Véry, bombe au Palais-Bourbon, bombe au café Terminus, bombe chez Foyot.

Bombes !... Des morts, des blessés. De 1891 à 1894, une vingtaine d'attentats, jusqu'au crime de Caserio tuant Carnot et qui marque la fin de la série rouge. Durant trois ans, panique dans Paris, procès retentissants, jurés tremblants, procureurs implacables, avocats passionnés, presse haletante, répression : à chaque bombe, le couperet tombe ; lois dites « scélérates » ; on traque l'anarchie, on traque même de présumés complices. Des voix illustres s'élèvent à la barre des témoins : les Reclus, les Mirbeau ; des écrivains, des poètes flirtent avec l'anarchie... Epoque déjà lointaine des bombes, des têtes qui tombent, de cette folie de l'échafaud, époque bizarre et terrible où Paris haletait devant un duel épique : Dynamite contre Société, Guillotine contre Bombe !

Bresci, Passanante, Lucheni, c'étaient encore là des tueurs de rois quasi primitifs, proches de ces visionnaires du Moyen Age ; assassins rudimentaires, comme ce jeune Caserio aussi. Ravachol, Vaillant, Henry ne traquent pas un roi, ils traquent la Société, le monde, ceux qu'ils nomment les riches, les responsables ; la mort dans la main, ils vont vers les immeubles somptueux, vers les lieux de plaisir, les restaurants de luxe, le Parlement... Non plus visionnaires, mais fanatiques précis, meurtriers scientifiques, tuant sans pitié... Le même visage dur, la même parole hautaine, la rage à la bouche — et la même mort insolente...

■ ■ ■

Ainsi, du terrible Ravachol.  
Son exécution était fixée pour le 11 juillet 1892.

A l'aube, on le réveille.  
— Allons, Ravachol !  
Il est pâle, mais ferme. Tout de suite, son visage se durcit.

— Vous allez vite ! dit-il seulement.  
Déjà, les aides lui font la toilette.  
— Tiens, ricane Ravachol, je vais être coquet.

L'aumônier s'avance. Avec une rage froide, Ravachol lui lance :  
— Je m'en fous de votre Christ. Ne me le montrez pas, je cracherais dessus.

Tandis que les aides s'affairent en silence, Ravachol les raille :

— Vous faites ça gentiment... Mais vous ne parlez pas... On dirait que vous vous rendez compte de votre sale besogne.

Il monte en fourgon, il marche vers l'échafaud, dressé dans la pénombre d'un carrefour... Alors, trouant la brume et le silence de la foule, au loin, (ce silence comme crispé des aubes de guillotine), une voix rauque s'élève, celle de Ravachol, chantant, sur l'air de la Carmagnole, ce couplet frénétique :

*Pour être heureux, nom de Dieu !  
Faut pendre les propriétaires.  
Pour être heureux, nom de Dieu !  
Faut couper les curés en deux...*

... Le spectacle atroce et connu se déroule : l'homme qu'on saisit, qu'on étend...

Ravachol crie encore :  
— Mais je veux parler, nom de Dieu ! J'ai quelque chose à dire...

Et puis, le cou dans la lunette :  
— Cochons ! Vive la...  
Le couperet qui tombe tranche la tête et le cri.

■ ■ ■

Ainsi mourut Ravachol... Mais de sombres chansons continuent à sortir des taudis, à courir la ville, à danser sur les pavés des quartiers maudits :

*Danse, dynamite,  
Danse, danse vite.  
Dansons et chantons  
Dynamitons ! Dynamitons !*

Ravachol aura des « vengeurs ». Un samedi, 9 décembre 1893, les députés somnolent dans l'hémicycle en écoutant leur collègue Mirman, député de Reims. Un crépuscule d'hiver tombe déjà des verrières quand, soudain, le gris-poussière de l'immense enceinte est strié d'un éclair bleu intense ; forte et sèche, une explosion claque ; une pluie de projectiles ou caboches se répand partout, écorchant et blessant députés et spectateurs des tribunes. Des cris, des hurlements, une immense ruée vers les issues. Et la parole

*Intellectuel à barbe blonde, Emile Henry (en haut, à gauche), qui lança une bombe au Café Terminus, était un polytechnicien, une sorte d'ingénieur du meurtre.*

*A l'audience, Vaillant (en haut, à droite) apparut comme un jeune homme aux traits assez fins, mais avec regard brillant et dur de tous les anarchistes.*

*Pendant des mois, on suivit la piste d'un inconnu bientôt identifié avec le fameux Ravachol dont le nom même semble cracher la haine et sentir la poudre.*



Le 25 avril 1892, les dîneurs du restaurant Véry virent soudain une lueur brève, un nuage de poussière, suivis d'une terrible détonation qui détruisit l'établissement.

murmurer : « Voici les Pâques rouges ! Dshé-rilité, quitte ton bouge ! ».

En avril 1893, il rentre en France.

Au procès, il déclara :  
— En revenant d'Amérique, je croyais qu'il fallait se contenter de créer des bibliothèques pour préparer les cerveaux à la Révolution.

Il subit, déclare-t-il, la misère, la rigueur d'un patron et alors...

— Alors, j'ai pensé qu'il fallait sans plus tarder faire ma révolution moi-même et j'ai porté ma bombe au Palais.

Maigre, jaune et osseux, la barbe en pointe, des yeux qui clignent, un visage ordinaire, mais le front bombé, aux veines saillantes. La voix était sèche et méprisante. Il ne se défendait que d'une chose, c'est d'avoir fui.

Quand on lui parla des victimes, il haussa les épaules et dit :

— Et mes frères, que le gouvernement envoie mourir au Tonkin ?

Comme tous, il attendait le dernier moment. Celui où il pourrait parler, lire et expliquer son idée. Il termina en s'adressant solennellement aux juges :

— Je ne puis m'empêcher de sourire de vous voir, atomes perdus dans la matière... Combien peu de chose est votre assemblée et votre verdict dans l'histoire de l'humanité, elle-même véritable jeu perpétuel des forces cosmiques, se renouvelant et se transformant à l'infini.

Et, ce disant, le regard de Vaillant s'élevait mystiquement, sa main faisait un geste large, tout son être semblait déjà se désintéresser du présent.

Avec un talent passionné, le grand Labori l'avait défendu. Il montra Vaillant, enfant de la misère et de l'amertume. Il lutta contre un verdict de mort, *verdict de peur*. En vain. Quand Vaillant fut ramené dans le box, il comprit tout de suite, et sourit :

— C'est la mort ? Bien ! Je vous remercie.

Autour de ce jeune anarchiste, il y eut un grand mouvement de pitié. Sa bombe n'avait tué personne, son attitude n'était pas celle d'un bandit, sa vie avait été misérable. Des écrivains, des journalistes, des députés socialistes menèrent campagne pour la grâce. On fit écrire sa petite fille Sidonie à Mme Carnot :

*Madame,  
Je suis bien innocente des choses qui se sont passées, mais mon pauvre père est un martyr, qui m'a fait beaucoup de peine de le voir à travers ses grilles et que je n'ai pu l'embrasser.*

*Agréé, Madame, mes sincères remerciements à l'avance et ma sympathie.*  
Le 18 janvier.

SIDONIE VAILLANT  
17, rue de la Raffinerie.

Vaillant fut exécuté le lundi 5 février 1894. Le bourreau était nerveux, se hâtait, craignant les bombes promises.

Vaillant refusa poliment, mais nettement, les services du prêtre :

— Laissez-moi donc m'en aller en paix. Je suis en règle avec ma conscience.

Et tandis qu'on le liait :  
— Mais, ne me serrez donc pas si fort. Je ne m'en irai pas.

A petits pas, il marcha vers la guillotine, criant encore d'une voix sonore :

— Mort à la société bourgeoise ! Et vive l'Anarchie !

Le 7 février, sur sa tombe, au cimetière d'Ivry, on trouva une branche de palmier avec, sur un carton, en fine écriture, cet étrange poème :

*Puisqu'ils ont fait boire à la terre  
A l'heure du soleil naissant,  
Rosée auguste et salutaire,  
Les saintes gouttes de ton sang,  
Sous les feuilles de cette palme  
Que t'offre le Dieu outragé  
Tu peux dormir ton sommeil calme,  
O martyr ! Tu seras vengé.*

Sept jours après, le 12 février, Emile Henry, un intellectuel à barbe blonde et lorgnon, jetait sa bombe au Café Terminus.

Celui-là avait vingt ans, une voix rauque et voilée d'adolescent. Ses joues étaient pâles dans une figure fine. Un polytechnicien, une sorte d'ingénieur du meurtre qui ne manifesta pas la moindre émotion au procès.

— C'était un bon petit élève, déclara à l'audience un de ses vieux professeurs.

Une belle carrière « bourgeoise » s'ouvrait devant lui. Le président le lui fit remarquer. Henry répondit froidement :

— Belle carrière, oui. On m'aurait commandé un jour de tirer sur des malheureux, comme à Fourmies. Merci. J'aime mieux être ici.

Il eut des accès de colère et, parmi des rumeurs indignées, cria au président :

— Mes mains ne sont pas plus couvertes de sang que votre robe rouge.

A la fin de sa déclaration, il lança :  
— Je sais que ma tête n'est pas la dernière que vous coupez.

Trois mois après, la tête de l'Italien Caserio roulait à son tour.

Cette fois-ci, pour venger un Président. Tueurs de rois, tueurs de Présidents. Ceux d'Amérique, ceux de France...

(A suivre.)

G. ALTMAN.

(1) Voir « DÉRECTIVE » depuis le n° 197.

## UNE BONNE NOUVELLE POUR CEUX QUI ONT LE NEZ DÉFORMÉ.

**BROCHURE GRATUITE.** — Je transforme les nez mal formés et disgracieux en des nez beaux et parfaits. Cette métamorphose se fera chez vous, dans l'intimité, rapidement et d'une façon permanente, par l'emploi de mon appareil n° 25 perfectionné et breveté en France. Je garantis les succès. Écrivez-moi dès aujourd'hui, sans obligation de votre part, pour avoir ma brochure gratuite sur la « Beauté du visage », donnant des détails complets sur ma méthode inimitable qui peut, sans exagération, vous aider à conquérir la fortune et le bonheur.

**M. TRILETY, Spécialiste, Dept. F. 356**  
Rex House, 45, Hatton Garden, Londres, E. C. 1.

## Sans rien verser d'avance

vous pouvez avoir pour **25 fr.** par mois notre appareil photographique **"CALEB"**

Calibre 6x9 pour pellicules  
Au comptant **275 fr.**

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande  
**COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris**

**JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE** souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie **GRATIS** et **FRANCO**, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Écrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. **Nombres attestations admirables.** — **Sœur HAYDÉE, Les Bourdettes-Saint-Agne, TOULOUSE.**

## SITUATION LUCRATIVE

Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'**ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRESENTATION** fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9<sup>e</sup>.

**CHIENS TOUTES RACES**  
POLICE, CHASSE, GARDE, LÈVE avec pedigree et garanties.  
**Expéditions tous pays**  
**CHENIL BERGER POLICIER**  
MONTREUIL (Seine) - Téléphone 225  
Succursale : 44, Rue Saint-Roch - PARIS

**Avez-vous lu LE VEAU D'OR de MARYSE CHOISY ?**

**Sans rien payer d'avance, demandez-nous L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE de 900 à 1900 par Léo CLARETIE**

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, docteur ès lettres.

**4** beaux volumes format 17x25 cm contenant 2.600 pages dans une élégante reliure peau, inscriptions et filets or aux dos.

**I. DES ORIGINES A 1600. — II. LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — III. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — IV. LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.**

Prix des 4 volumes reliés, franco en France : **160 francs payables 20 francs après réception** ou au comptant **145 francs.**

**ŒUVRE REMARQUABLE couronnée par l'Académie Française**

**BULLETIN à envoyer, signé ou copié, à DÉTECTIVE - PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)**

Veillez m'adresser franco en France l'Histoire de la Littérature française, de Léo Claretie, 4 volumes reliés au prix de 160 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr.

— Ou au comptant : 145 fr. ci-joints, ou contre remboursement :

Nom, prénom  
Profession  
Domicile  
SIGNATURE :

## CECI INTERESSE

**TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.**

L'**ÉCOLE UNIVERSELLE**, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.102 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Broch. 43.106 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.115 : Carrières administratives.

Broch. 43.119 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 43.127 : Emplois réservés.

Broch. 43.131 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 43.139 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 43.143 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.150 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 43.158 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.163 : Marine marchande.

Broch. 43.167 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.172 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.180 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 43.186 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 43.192 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 43.198 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

**Vente directe du fabricant aux particuliers**

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.  
**Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633**

**SPORTIFS**  
Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5<sup>e</sup> de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement **30.**

Antimagnétique 35.  
Prime à tout acheteur : un superbe bracelet semi-automatique, valeur commerciale : 20., ou bague or contrôlée.

Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30.  
Fab. EVLYNDA - Morteau près Besançon  
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

**SEUL ET SANS ARMES**  
Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berchtold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

**POUR MAIGRIR**  
Envoi gratuit étude sur l'extrait de plantes GANDHOUR, le baume miraculeux qui fait maigrir comme par enchantement la partie du corps qu'il touche (son histoire, ses effets, ce qu'il faut en penser) M<sup>me</sup> E. des ALBRETS, 5, Rue Mondétour, Paris. Découpez et conservez précieusement cette adresse

**GRATIS CURE de 7 JOURS**  
Designier maladie, Tisanes du Rév. Père LOUIS-RENÉ.  
Boîte Postale 166 — NICE (A.-M.)  
(Joindre 3 francs en timbres pour frais généraux)

**7** frs **BONNE MONTRE**  
heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs  
Chronomètre antimagnétique... 14 frs  
Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs  
Bracelet dame, plaqué or ou argent... 25 frs  
Env. contre remboursement - Échange admis  
Fabrique E.VKOMLOR à Morteau près Besançon

**AVIS**  
**Le Détective ASHELBE**  
reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.  
34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

Pour mieux connaître les Colonies...

Pour tout savoir sur des pays admirables...

**DEMANDEZ-NOUS SANS RIEN PAYER D'AVANCE**  
le remarquable ouvrage illustré, publié sous le patronage officiel de M. le maréchal Lyautey et du Commissariat général :

## LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE

(Vincennes-Paris 1931)

Ses palais, ses merveilles, souvenirs inoubliables, enseignements précieux.

Splendide évocation de **VINCENNES**.  
Organisation, description. Les pavillons, les curiosités, etc.  
Ouvrage du format 27<sup>cm</sup> x 32<sup>cm</sup> x 5 sur papier de luxe, dans une reliure à coins, dos à nervures. Illustration en couleurs de P. Jouve.



Formant une **ENCYCLOPÉDIE COLONIALE** française et étrangère, pour chaque pays une étude illustrée et documentée (statistiques de 1931), avec **CARTOGRAPHIE** en couleurs.

**350** pages de texte grand format. **600** photos : vues, portraits, monuments, paysages. **18** grandes cartes en couleurs.  
**UN VÉRITABLE MUSÉE-ATLAS DE NOS COLONIES**  
PROFITEZ DU PRIX ACTUEL DE PROPAGANDE

Bulletin à copier ou signer et envoyer à **DÉTECTIVE - PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)**  
Veillez m'adresser, franco, **LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE**, 1 vol. relié, 200 francs, que je paierai 20 francs par mois.  
Ou au comptant : 180 francs ci-joints ou contre remboursement.

Au comptant **180 fr.** ou à terme **200 fr.** payables après réception :  
**20 FRANCS PAR MOIS**  
Franco de port en France et Afrique du Nord. Autres pays, se renseigner.

**UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ**  
On nous **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOGS** (sans rien absorber)  
J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.  
Envoi discret sous pli fermé. Écrire en citant ce Journal à **Madame A. MIRANDE 75, Rue Lafayette, 75 - PARIS**



**GRATIS CURE de 7 JOURS**  
Designier maladie, Tisanes du Rév. Père LOUIS-RENÉ.  
Boîte Postale 166 — NICE (A.-M.)  
(Joindre 3 francs en timbres pour frais généraux)

**MONTRE-SAUTEUSE**  
PLUS DE VERRE PLUS D'AIGUILLES  
75 % des causes d'arrêt complètement supprimées  
La MONTRE la plus PRATIQUE

**LECTURE DIRECTE**  
MÉTAL CHROMÉ 35 fr.  
Anti-magnétique. 45 fr.  
Modèle-bracelet  
**GARANTIE 10 ANS**  
Envoi contre remboursement  
**USINES EV LYNDA MORTEAU (près Besançon)**  
Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 7.



Concours France sans diplôme : 21 Novembre 1932.  
Age : 23 à 30 plus serv. mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les **CHEMINS de FER**  
Traitements : 30.000 à 75.000 francs. École Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

**SANS QUITTER EMPLOI DAMES ET MESSIEURS**  
BON GAIN par méthode de vente nouvelle apportant un sérieux remède à la crise et des débouchés extraordinaires. Réponse aux 100 premières demandes. Échantillons et méthode contre envoi de fr. 10 en billets ou mandats. **IMPORT FRANCE**, Case 12.059, Lausanne (Suisse). Affranchir lettre à 1 fr. 50.

**ON DEMANDE**  
Messieurs et Dames, sachant lire et écrire, désireux de consacrer une partie de leurs loisirs pour

**GAGNER DE L'ARGENT.**  
Aucune connaissance nécessaire. Nous fournissons toutes instructions utiles. Retournez-nous cette annonce accompagnée de deux francs en timbres-postes pour frais d'échantillons et instructions.

**OGUR - DIFFUSION MORTEAU, près Besançon (Doubs)**

**GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT**  
à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

**Mu**  
Avec ces quatre dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état Italien universellement connu.  
Réponse : Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux **Ets EMYPHONE (Serv. Concours 152) 17, rue Sedaine, Paris XI<sup>e</sup>**

## VOTRE AVENIR DÉVOILÉ

Une mystérieuse et célèbre voyante astrologue, connue dans le monde entier, est actuellement à Paris. Ses révélations sont extraordinaires. Elle guide, conseille, dévoile TOUT. Facile aussi amour, mariage. Écrivez-lui de suite : **Mme AS. BUICK, 11, rue Sauval, Paris (1<sup>er</sup>)** avec votre date naissance, prénoms, et 5 francs.

**M<sup>me</sup> de THELES** CÉLEBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et p. cor. mandat 10 fr., d. unis, T. L. I. (Inn. exc.) 74, r. Lourmel, 4<sup>e</sup> et. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15<sup>e</sup>).

**MME PREVOST** Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r.N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. fd cour à dr. 3<sup>e</sup> et. Pas les Mrs.

**VOTRE AVENIR** vous sera dev. grâce à la mystér. et célèbre Voyante **AUGUSTALES**. Envoy. date naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédit. Fixe date évén., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Écrire à **Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, à Lille (Nord)**.

**VOYANTE** Voulez-vous être forts, vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (17<sup>e</sup>)**, cour 3<sup>e</sup> étage. De 1 h. à 7 h.

**MARTHA MARY VOYANTE** : Trans. pensée. Fixe date év. p. lect. di. sable et crist. 1 à 7 h. sauf L. 70, r. Piziercourt (20<sup>e</sup>) 5<sup>e</sup> et. Mét. : Pl. d. Fêtes. P. cor. 20 L. 50.

**MME ROSINE** Mésium Oriental. Procédés Orient. 16, r. Baron (3<sup>e</sup> et) Paris (17<sup>e</sup>). Reçoit tous les jours. Métro Marcadet-Balagny et Brochant. P. corr. env. d. nais. : 25 fr.

**SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE MME PAULETTE D'ALTY**  
connue dans le monde entier pour ses révélations et dates d'événements précises.  
**Mésium célèbre**

Profess<sup>r</sup> libre d'Astrologie G<sup>ra</sup>. Manoscopie, transforme les Êtres et Destinées troublées. Renseig. sur affaires, sentiments et guide pour l'avenir. 11, rue de l'Arc-de-Triomphe, Paris. Corresp. détaillé. depuis 20 fr.

**AVENIR, SUCCÈS, RÉUSSITE**  
Votre meilleur guide est : **ASTRA, 1, rue des Innocents, Paris.**  
Écrivez-lui : Prénom, date de naiss., et 20 fr.

**7 fr.** le **CENT** Copies d'ad. et gains suivis à **CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.**

**1.000 frs** p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. T<sup>te</sup> l'année. Manufact. D. **PAX, Marseille.**

Simple écriture chez soi. Écrire : **KUNTZ, Sougères-en-Puisaye (Yonne) T. R.**

## IL FAUT MAIGRIR

sans avoir de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5<sup>e</sup> jour. Écrivez en citant ce journal, à **Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Bianqui, Paris**, qui a fait venir d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

5<sup>e</sup> Année - N° 201

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

1<sup>er</sup> Septembre 1932

# DÉTECTIVE

## Quartier du malheur



**Que de crimes impunis ont ensanglanté le "Chapeau Rouge", le fameux quartier réservé de Toulon, où les marins en bordée vont, le soir, à la recherche de la « petite alliée » de leurs songes. (Lire, pages 8 et 9, le pathétique reportage de notre envoyé spécial Marcel Montarron.)**

AU SOMMAIRE | Le Palais inconnu, par J. Morières. — Le traquenard, par L. Dornain. — Avec les évadés du bagne, par M. Larique. — La femme en homme, DE CE NUMÉRO | par G. S. — Résurrection de l'affaire Navarre, par R. Geoffroy. — Règlement de comptes, par M. Lecoq. — Tueurs de rois, par G. Altman.